SEXTIL PUSCARIU

ETUDES DE LINGUISTIQUE ROUMAINE

GEORG OLMS

Dem Nachdruck liegt das Exemplar der Bayerischen Staatsbibliothek München zugrunde.
Signatur: 40 3843
Das Format des Nachdrucks ist geringfügig kleiner als das der Vorlage.

Georg Olms, Hildesheim 1973
Nachdruck der Ausgabe Cluj-Bukarest 1937
Printed in Germany
Herstellung: fotokop wilhelm weihert kg, Darmstadt
ISBN 3 487 05005 6

3. ESSAI DE RECONSTITUTION DU ROUMAIN PRIMITIF *)

Nous allons aborder un problème qui depuis plus d'un siècle a beaucoup préoccupé les historiens et les linguistes qui ont étudié le peuple roumain et sa langue. C'est la fameuse « question des Roumains », pour laquelle un travail acharné et d'ingénieuses hypothèses ont apporté du nouveau, sans cependant fournir de solution. Je n'ai naturellement pas la prétention d'en donner une dans les pages qui vont suivre ; j'ai même renoncé à la voie séduisante de la recherche d'une nouvelle hypothèse. Il me semble en effet que, dans l'état actuel des recherches, des reconstitutions artificielles — si habiles qu'elles soient — ne sont pas de nature à donner la solution du problème: ce qu'il faut, c'est s'appliquer à recueillir du matériel nouveau et débarrasser la voie des fautes de méthode commises jusqu'ici.

Chaque période a ses préférences pour certains problèmes ; et les discussions scientifiques n'ont pas toutes, aux diverses époques, le même attrait. La question des Roumains était jadis, pour les Roumains eux-mêmes, au premier plan des études historiques et philologiques: on voulait en effet y trouver des points d'appui à certaines visées politiques et patriotiques. Heureusement, ce stade est dépassé en Roumanie, et on y étudie maintenant ces choses non plus tendancieusement, mais objectivement. Mais la question a justement perdu par là de son attrait, et pour l'instant elle est assez en dehors de l'intérêt public.

On devrait cependant penser que jeter un regard sur les origines d'une langue constitue en tout temps un objectif de la recherche

---

*) 1910. *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, dans « Beiheft zur Zeitschrift f. rom. Phil. » XXVI (Hommage à M. Meyer-Lübke).

scientifique. Ce problème est si complexe qu'on peut toujours l'aborder par le côté qui est au premier plan des préoccupations contemporaines. On s'efforce aujourd'hui d'approfondir les questions linguistiques au point de vue des principes et de la méthode ; or, il me semble que la « question des Roumains » nous offre un champ d'action très fécond ; la solution de l'énigme n'est plus le but essentiel ; ce qui passe au premier plan, c'est le perfectionnement des moyens qui y conduisent. Aussi nous proposons-nous dans les pages qui vont suivre plutôt de réfuter les inductions construites sur des bases inexactes que d'en élever d'autres à leur place. Peut-être contribueront-elles à faire réfléchir sur l'objet de la discussion et à ouvrir quelques directions nouvelles à notre pensée. HASDEU a prononcé un jour cette belle parole: le meilleur livre n'est pas celui qui n'apporte que des solutions, c'est celui-ci qui met ma réflexion en mouvement . . . . .

*

1. Les textes roumains les plus anciens ne remontent qu'au XV-ème ou XVI-ème siècle ; mais nous pouvons remonter sensiblement plus haut dans nos recherches sur la langue roumaine. Quelques siècles plus tôt, le peuple roumain s'est divisé en plusieurs groupes, qui au cours des temps ont été complètement séparés les uns des autres, des peuples de souche étrangère s'étant intercalés entre eux. A partir de ce moment, il n'y eut plus de relations possibles entre les divers groupes, exception faite de deux: les Aroumains [1]) et les Mégléno-Roumains: aussi est-il possible aujourd'hui en comparant les quatre principaux dialectes de se faire une image assez claire des conditions primitives. Les phénomènes linguistiques qui sont communs à ces quatre parlers essentiels, et constituent des innovations par rapport aux autres langues romanes, peuvent être considérés — car nous ne voulons pas attribuer au hasard un rôle prépondérant — comme la propriété commune du **roumain primitif:** nous entendons par roumain primitif la langue parlée par les ancêtres des Daco-roumains, Aroumains (Macédo-roumains), Mégléno-roumains et Istro-roumains actuels, avant que ne fussent rompus leurs rapports réciproques (le roumain « commun »).

---

[1]) Cf. p. 57 n. 1.

Celui qui veut tracer un tableau du roumain primitif doit comparer les quatre dialectes, discerner les éléments communs et remonter à la forme initiale. Mais ce n'est là qu'une tâche de grammaire historique ; à ce moment une nouvelle voie de recherches s'ouvre à la linguistique. Nous ne savons sur l'histoire et l'emplacement des Roumains primitifs pour ainsi dire rien de positif. Faute de données historiques, la linguistique, à l'aide d'arguments tirés de l'étude des parlers, est capable de jeter quelque lumière sur ces circonstances obscures. La reconstitution du roumain primitif est aussi un puissant auxiliaire pour suppléer aux lacunes de l'histoire des Roumains dans la première partie du Moyen-Age.

Un simple examen des quatre dialectes montre tout d'abord que les caractères qui s'avèrent comme *roumains* par rapport aux autres langues *romanes* se trouvent dans tous les quatre: ils étaient donc à peu près formés au temps du roumain primitif. Il n'est pas nécessaire ici de donner des exemples *). Je veux en revanche, parce que cela n'a jamais été fait, transcrire ici le début d'un conte mégléno-roumain [1]), que j'ai traduit en daco-roumain et fait traduire dans les deux autres dialectes par un Aroumain, M. P. PAPAHAGI, et un Istro-roumain, M. A. BELULOVICI. N'importe quel linguiste tirera facilement des conclusions de ces fragments. En voici la traduction française: « Il y avait une fois un roi qui n'avait pas de fils et désirait beaucoup avoir un fils, pour que son nom ne s'éteignît pas. Aussi priait-il Dieu de lui donner un fils. Un jour il alla chez un sorcier, pour voir si le Seigneur lui donnerait un fils, ou non. Or, ce sorcier lui donna une pomme, et lui dit: donne à ton épouse cette pomme à manger, et elle enfantera un fils comme ton cœur le demande ».

Daco-roumain: Era [2]) odată [3]) un împărat care nu avea nici un fiu și dorea mult să aibă un fiu, ca să nu i se stingă numele. De aceea (dară) se ruga (el) la Dumnezeu [4]) să-i dea un fiu. Într'o

*) [On trouvera dans mes Études istro-roumaines (*Studii istroromâne*, II, p. 316—326 une rapide esquisse de ces ressemblances.

Une autre étude publiée dans le présent volume, p. 203—259 montre le système phonétique et phonologique commun aux quatre dialectes].

[1]) Tiré de: P. PAPAHAGI, *Megleno-Românii*, II, 9.

[2]) Ou: a fost.

[3]) Cf. de două ori.

[4]) Ou: la Domnul.

zi se duse [1]) la un vrăjitor, să vadă [2]) dacă [3]) îi va da Domnul [4]) un fiu, sau nu. Iară acel vrăjitor îi dete un măr și-i zise: « să dai nevestii [5]) tale acest măr să-l mănânce și ea va naște [6]) un fiu așa cum îți cere inima.

Aroumain: Earà nă oară un amiră, țe [7]) no-aveà niți-un [8]) h'il'ŭ și multu dureà [9]) s'aibă un h'il'ŭ, tra s nu-l' se-astingă numa. De-ațeà nâs urà [10]) la Dumnidzău să-l' [11]) da un h'il'ŭ. Nă dzuă si duse la un magŭ, ma z-veadă, di se va-l' da Domnul [12]) h'il'ŭ, ică nu. Am ațel magŭ îl' deade un mer și-l' dzâse: « si-l daĭ a mul'are-tăi aestu mer și s-lu [13]) mâcă și ea va s-facă [14]) un h'il'ŭ, așițe cum îl' doare [15]) inima.

Mégléno-roumain: Raună oară un ampirat, cari nu vę niți un il'ĭŭ și multu ținеà să aĭbă un il'ĭŭ sa nu-l'ĭ si stingă numea. Di țea ĭel tucu si rugà la Domnu să-l'ĭ da un il'ĭŭ. Ună zuŭă si dusi la un maghesnic, să cată, dă-li să-l'i da Domnu vrin il'ĭŭ, ili nu. Ară țel'a maghesnicu ăl'i dędi ună męră și-l'ĭ zisi: « să-ŭ daĭ la mul'ari-ta țęstă męră și să-ŭ mănancă și ea să rudęscă un il'ĭŭ, șa cum ațĭ țęri buricu.

Istro-roumain: O votę fost-a un cràl', cårle n-å vut naŋk(e) un fil' si i̯e rę fost ćåro råda vę un fil', se nu l'i se zatarę lumele. Din țåsta rugåt-a Domnu neca-l' dåi̯e un fil'. O zi mes-a la un strigún za vedę' se-l' va Domnu då un fil' ali se nu va. Si țela strigún l'-a dåt un mer si l'-a zis: « dę țesta mer lu tę mul'ęre neca-l poidę' [16]) si va rodì un fil' cum ręi̯ tu vrę.

---

[1]) Ou: a mers.
[2]) Ou: să caute.
[3]) Ou: de.
[4]) Ou: Dumnezeu.
[5]) Ou: muierii. dialectal: la ou lu muiere-ta (nevastă-ta).
[6]) Ou: va face.
[7]) Ou: carĭ.
[8]) Ou: vârnă.
[9]) Ou: vrea.
[10]) Ou: spâlâcârseà.
[11]) Ou: si-l'.
[12]) Ou: Dumnidzălu.
[13]) Ou: si-l.
[14]) Ou: va s-amintă.
[15]) Ou: îl' va.
[16]) *muŋcă* est en istro-roumain imperfectif, de sorte qu'il ne pouvait être employé à cette place.

Il n'est pas possible de ne pas reconnaître là une seule et même langue. Non seulement les lois phonologiques mais encore leurs exceptions sont communes aux quatre dialectes, si haut que l'on remonte; les concordances sont si frappantes que nous sommes obligés d'admettre qu'avant la division en quatre dialectes, les Roumains ont eu un habitat commun, où les innovations linguistiques pouvaient se répandre de toutes parts par une communication directe d'homme à homme.

J'ai rappelé cette vérité dès longtemps connue parce que récemment un historien célèbre, M. N. IORGA *(Geschichte des rumänischen Volkes*, Gotha, 1905, I, 99 sqq.), a essayé de représenter le daco-roumain et l'aroumain comme deux langues différentes, encore qu'étroitement apparentées. Mais il est en contradiction avec tout ce que nous enseigne l'expérience linguistique que de vouloir ramener les concordances entre le daco-roumain et l'aroumain à la seule parenté ethnique: en effet, un mélange de sang si identique qu'il fût entre Latins et Barbares n'aurait pu amener la même identité dans le langage.(Cf. aussi « Convorbiri literare », XIX, 589—590, où ONCIUL réfute avec raison une thèse analogue de A. D. XENOPOL).

2. Ce fait établi par voie purement spéculative est le plus important — je dirais presque le seul certain jusqu'ici — que l'on puisse inférer de la langue roumaine. L'historien doit à coup sûr compter avec lui et rendre grâce à la linguistique de lui avoir apporté cette démonstration. Mais les linguistes ne s'en sont pas contentés, comme de juste, et ont essayé de tirer de leurs matériaux d'autres conclusions encore. Ils sont alors sortis du domaine de ce qui est humainement certain pour entrer dans celui de l'hypothèse, et là, ils ont plutôt rendu un mauvais service à l'histoire.

Déjà la similitude éclatante entre les quatre dialectes est de nature à faire naître en nous une image fausse du roumain primitif. Nous allons donner à l'instant un exemple.

Sur la plus grande partie du domaine daco-roumain, il ne reste au présent des verbes de la II-e, III-e et de la IV-e conjugaison aucune trace de l'*-e-* et de l'*-i-* précédant la désinence *-o.* On dit *văd, aud* < *video, audio*, exactement comme *cad, vând* < *cado, vendo.* On ne reconnaît des suites de cet *i̯* que dans quelques régions: dans les verbes terminés en *t, d, n, r*, non seulement lorsque le fait est justifié étymologiquement, mais dans tous les verbes en *t* et *d;*

dans les verbes en *n* et *r*, l'usage hésite. On entend donc: *văz*, *auz*, mais aussi *caz*, *vânz*, ou au moins au subjonctif: *vază*, *auză*, *cază*, *vânză*, et on trouve aussi bien *pun* que *puiu* < *pono*, à côté de *vin* et *viu* < *venio*.

En aroumain, mégléno-roumain et istro-roumain aucune forme iotacisée n'a été attestée jusqu'ici: aroum. *avdu*, mégl. *ud*, istror. *åvdu* < *audio*. Lorsque WEIGAND, qui connaissait ces formes par ses voyages dans la péninsule des Balkans et en Istrie, se mit à parcourir le domaine daco-roumain en commençant par le Banat, et y entendit aussi *aud*, il écrivit (« Jahresbericht », II, 240): « les odieuses formes dialectales (au subjonctif) comme *vază*, *vânză*, *trimiță* (Banat: *vadă*, *vindă*, *trămată)*, qui ont pénétré dans la langue écrite, ne s'entendent pas (dans le Banat); de même, la 1-ère personne du singulier du présent de l'indicatif est restée inaltérée, bien que déjà dans les plus anciens textes on trouve *vădzu* pour *văd* etc. Le dialecte du Banat est à cet égard aussi conservateur que l'aroumain. L'opinion que les formes *vădzu* etc. sont les plus anciennes est insoutenable, en raison de la concordance des quatre dialectes roumains, malgré l'ancienneté de la forme attestée, naturellement dialectale. La seule forme qui montre des altérations est *pos'* = *pot*, *pociu*. Cette dernière, étant donnée son extension, doit être très ancienne. L'explication en est donnée par l'istrien *pok*, où *t* a été remplacé par *k*, comme dans d'autres verbes *d* par *g* [1]). La seconde personne *poci* *) est en harmonie avec *pok;* dans plusieurs dialectes daco-roumains, cette seconde personne a envahi la première: ainsi *văz*, *trimeț* etc.; même dans le Banat ces formes ont été apportées par des immigrants; mais *pot* est beaucoup plus répandu que *pos'* ».

Si on regarde les choses de près, on voit que WEIGAND est dans l'erreur. Nous avons en latin *audio*, et en roumain son correspondant phonétique *auz*. Il n'y a donc aucun motif pour mettre en doute la régularité de l'évolution. Si nous considérons l'ancien daco-roumain, nous voyons que la forme iotacisée existe à toutes les époques que nous pouvons atteindre: sa continuité est par

[1]) WEIGAND pense évidemment à *purced* = *purceg*, *ucid* = *ucig*. La comparaison est impropre, parce que *g* < *d* s'explique par une formation rétrospective sur le participe *purces*, *ucis*, par analogie avec *întins-întind* et *întins-înting*. Il n'y a point de pareille analogie pour *pot*.

*) [Même dans les régions où on dit *eu pociu*, la seconde personne est *tu poți*].

conséquent démontrée; en outre, le domaine de *auz* était jadis beaucoup plus étendu qu'actuellement; ainsi en Moldavie où aujourd'hui (selon WEIGAND, *Ling. Atl.*, carte 15) on n'emploie que *aud*, on disait encore au XVII-e siècle *audz* (chez Dosofteiu « *vădzŭ* et non *vădŭ* »; LACEA, « Jahresbericht » V, 77). Il s'agit donc visiblement d'une innovation: *aud*, qui s'est étendue aux dépens de l'ancienne forme régulière *auz*. Une première personne *aud* a pu se former d'autant plus facilement sur le modèle *laud* — *lauzi*, que la 3-e personne du pluriel a été de tout temps *aud* [1]), et que dans la II-e, III-e et la IV-e conjugaison, la 1-ère personne du singulier et la III-e personne du pluriel sont toujours identiques. Au contraire, l'explication de WEIGAND, qui veut représenter *auz* comme une innovation par analogie avec la 2-e personne du singulier n'est pas plausible, parce qu'elle n'est plus valable pour les verbes en *n*, *r* (ces sons ne s'altèrent pas devant *ĭ* et *-es*, *-is)*. Un examen plus minutieux montre d'ailleurs que les formes iotacisées n'ont pas complètement disparu dans les autres dialectes *). WEIGAND lui-même signale en aroumain un *sămțu* [2]) < *sentio (Aromunen*, II, 328; cf. aussi les formes doubles *arap* et *arak'* < *rapio* chez P. PAPAHAGI, *Basme aromâne*, 532); dans les textes istro-roumains publiés par moi *(Studii istroromâne*, Bucarest, 1906, 26) on rencontre la forme *spuie* [3]).

---

[1]) Nous n'avons aucune trace de *-iunt;* la désinence *-unt* s'est dès l'origine généralisée aux dépens de *-iunt*.

[2]) Cette forme se trouve aussi (empruntée à WEIGAND) dans K. NIKOLAIDES, *'Ετυμολόγικον λεξικὸν τῆς κουτζοβλαχικῆς γλῶσσης*. Athènes 1909, 464.

*) [Nous avons encore des traces de verbes iotacisés dans les dialectes: ainsi *se pață* en aroumain (PAPAHAGI, *Basme*, 679) et *spuńu*, *țińu*, *vińu* en istro-roumain (POPOVICI, *Dialectele rom. din Istria*, I, 100). Le fait que chez les Istro-roumains le participe du verbe « pierde » est *pl'erzut*, à côte de *pl'erdut* est aussi une indication qu'au présent coexistaient jadis les deux formes *pl'erz* et *pl'erd*. Pour ce qui est des gérondifs *şădzundalui*, *vidzundalui* en aroumain, les formes en *dz* sont la preuve de l'existence jadis des présents *şedzu* et *vedzu*].

[3]) Le problème des verbes iotacisés en roumain est extrêmement intéressant; mais il nécessite encore une enquête approfondie, qui devrait naturellement partir non du stade latin mais du stade roman (cf. MEYER-LÜBKE, *Romanische Grammatik*, II, § 174 sqq.). Nous ne pouvons ici nous arrêter que sur quelques points.

L'istro-roumain *spuie* est particulièrement remarquable. Il se trouve dans la phrase: cum l'e ţudę, căn nu vręse spuįe; įe va maį volí otopí-se nego spure. (Dieu punit un ingrat qui ne veut pas lui dire qu'il possède du pain et du fromage en le menaçant de noyade. Lorsque Saint Pierre, qui accompagne Dieu, voit que

3. S'il n'est pas très difficile de prouver que l'explication des verbes en *į* donnée par WEIGAND n'est pas admissible, il reste que son erreur est pour nous fort instructive; il vaut la peine de la considérer de plus près.

WEIGAND sait très bien que *auz* est la forme phonétiquement correcte qui représente *audio;* il n'ignore pas non plus que cette forme a été usitée aussi dans les régions où on dit aujourd'hui *aud.* Comment se fait-il donc qu'il conteste la continuité entre le latin *audio* et le roumain *auz*, et qu'il considère *auz* comme une forme dialectale nouvelle née de *aud*? Il nous donne lui-même la réponse à cette question. C'est parce qu'une comparaison entre les quatre dialectes roumains fondamentaux prouve que *aud* appartient au roumain primitif. Cela est exact, sans l'ombre d'un doute. *Aud* remonte au roumain primitif, car il n'est pas admissible que cette

---

l'eau monte à la poitrine de l'homme, il a pitié de lui et supplie Dieu de le pardonner, car il a été assez châtié. Dieu répond alors: « comment assez? Alors qu'il ne veut pas avouer et préfère se noyer que parler? »). Tandis qu'en istro-roumain, à l'exception de quelques formes de *a fi* (cf. WEIGAND, « Romania », XXI, 246), le subjonctif est remplacé par l'indicatif, qui est mis après *neca*, voici apparaître soudain un *vręse spuie* (au lieu de *spure*). Ces mots doivent être séparés en *vrę se spuie* et correspondent exactement au daco-roumain « *vrea să spuie* ». C'est de pareilles associations cristallisées qu'est sortie à coup sûr la forme *vręse*, qui a amené ensuite une conjugaison toute particulière de l'auxiliaire *velle* au présent de l'indicatif: *vrescu* (sous l'influence des verbes en *-esc*), *vresi*, *vręse*, *vresén*, *vreséţ*, *vresu*.

Si on étudie les textes d'ancien roumain, on a l'impression qu'à un moment donné s'est formée en daco-roumain la règle suivante: *z*, *ţ* est propre au subjonctif (où il se trouve à toutes les personnes pour les verbes de la IV-e conjugaison: *auz*, *auzi*, *auză*, *auzim*, *auziţi*, *auză*), *d* et *t* au contraire à l'indicatif. Ainsi, le plus ancien document écrit daco-roumain, le Codex de Voroneţ, ne possède au subjonctif que des formes iotacisées; à l'indicatif en revanche, il y a hésitation: on trouve *audu* < *audio* et *credzu* < *credo*. Les exemples n'étant pas très nombreux, je vais les citer ici. Au subjonctif: *se audzu* 71/1, *se cadză* 92/3, *se scoaţă* 93/13, *se spuiu* 21/4 (*se spue* 51/9, 84/4), *se s[up]ue-se* 122/14, *se ţie* 153/13, *se vădzu* (*se vadză* 153/12), *se vie* 45/12, 62/2, (*se vĩe* 75/5); seul *se čară* 110/5 montre que pour ce verbe la iotacisation est tardive. En revanche, il y a pour l'indicatif incertitude; on trouve *despũru* 162/10 < *dispono*, *vĩru* 131/6 (*viru* 2/14) à côté de *spũiu* 79/1, *puĩu* 145/13, *vĩiu* 19/12 et *audu* 81/13, *cadu* 144/8 à côté de *credzu* 90/1. De même, beaucoup plus tard, chez Dosofteiu (cf. LACEA « Jahresbericht », V, 77). Il est fort à regretter que WEIGAND se soit formé une opinion sur les « odieuses » formes (en général pour le philologue « odieux » équivaut à « nouveau ») avant d'avoir visité le domaine daco-roumain; c'est pour cela qu'il n'a pas introduit des mots tels que (*s*)*pun*, *cer* parmi les mots de son questionnaire (« mots normaux »). Il ressort

forme se soit constituée d'elle-même dans chacun des dialectes après leur séparation, du moins de telle sorte que cette innovation donne partout exactement le même résultat. Mais les conclusions qu'en tire WEIGAND ne sont pas convaincantes: si *audio* > *aud* est antérieur à la séparation des dialectes, il ne s'ensuit pas que cette forme ait été **unique** en roumain primitif; si *audio* > *auz* n'existe pas — à ce qu'on prétend — dans trois dialectes principaux et est inconnu aujourd'hui dans la majeure partie du domaine daco-roumain, il ne s'ensuit pas qu'il y ait là une innovation restreinte à ce dernier.

Il serait bien plus naturel de dire: à côté de la forme ancienne et régulière *auz*, qui est aujourd'hui encore conservée dans certains dialectes et qui jadis était beaucoup plus répandue, une autre, nouvelle et analogique, *aud*, apparut dès l'ancien roumain. Elle empiéta de plus en plus sur l'ancienne forme, mais n'avait

---

pourtant de ses remarques occasionnelles que le domaine de *spuiu* dépasse de beaucoup aujourd'hui encore celui de *văz*.

La formation des mots en roumain nous permet aussi de jeter un regard sur les conditions primitives de la langue. En daco-roumain, il est de règle que toutes les dérivations verbales des verbes en *t* et *d* de la II-e, III-e et IV-e conjugaisons (y compris le gérondif, cf. même *aibând*) présentent le radical iotacisé; en revanche pour les verbes en *r* et *n* l'usage hésite. Avant tout entrent ici en considération les adjectifs verbaux en *-tor* et les noms abstraits en *-tură*, par exemple *arzător*, *arzătură* (*arzând*), *ascunz-*, *căz-*, *crez-*, *deschiz-*, *întinz-*, *pierz-*, *prinz-*, *răspunz-*, *răz-*, *râz-*, *roz-*, *scoț-*, *șez-*, *trimiț-*, *văz-*, *vânz-*, etc., de même les dérivés formés à l'aide d'autres suffixes (je laisse de côté intentionnellement ceux qui peuvent être aussi expliqués autrement, comme *ascuț-ime*, *împuț-ime* etc.): ainsi *crez-are*, *pierz-*, *prinz-*; *crez-ământ*, *căz-*; *crez-anie*, *pierz-*; *ascunz-iș*, *ascuț-*; *vânz-aș*; *răz-uș*; *arz-oiu*, etc.; enfin, des noms de dérivation post-verbale comme *auz*, *vază*, et l'expression roumaine pour Credo: *crez* dans le sens de profession de foi. Cette règle, qui aujourd'hui est valable pour *tout* le domaine daco-roumain, peut être inversée et on a le droit d'affirmer: chaque fois que nous y trouvons une exception, nous n'avons pas à faire avec une formation roumaine: *credință* « foi » doit donc être rapporté à un latin **credentia* et ne peut pas être de formation roumaine, car nous aurions **crezință*. Les autres langues romanes (ital. *credenza*, friul. *kredintse*, v.-prov. *crezensa*, fr. *croyance*, esp. *creencia*, port. *crença*) et le sens même de ce terme qui nous reporte aux premiers temps du christianisme, confirment l'exactitude de cette affirmation. Au contraire, il est invraisemblable qu'un **audium* ait existé en latin; il faut admettre qu'il y a ici une formation roumaine. Comme le fait existe aussi dans les régions qui aujourd'hui ne connaissent plus au présent que *aud*, *să audă*, nous devons en conclure qu'on a dit d'abord partout *eu auz*, car les post-verbaux roumains sont toujours conformes au présent du verbe respectif.

point réussi à l'éliminer lorsque le roumain primitif se partagea dans les dialectes actuels. La lutte continua dans chaque parler, et le résultat fut une victoire totale ou presque totale de *aud* sur *auz* en aroumain, en mégléno-roumain et en istro-roumain, tandis que, en daco-roumain, les vieilles formes eurent la vie plus dure.

Ce raisonnement est si simple que seule une idée préconçue peut empêcher de le faire. Celle-ci consiste à associer trop légèrement la notion de langue primitive à celle d'absence de dialectes, d'unité lingistique. Ce n'est que si on se représente l'ancien roumain comme n'ayant pas de dialectes qu'on peut arriver à conclure ainsi: *auz* doit être une innovation tardive, malgré le latin *audio*, parce que *aud* a existé en ancien roumain.

Il s'agit ici d'une erreur de principe, que l'on rencontre trop souvent, surtout lorsqu'on parle du roumain primitif. L'harmonie frappante entre les quatre dialectes a fait qu'on a reconstitué, en s'appuyant sur eux, une langue primitive qui apparaît comme dépourvue de dialectes. Mais on n'a pas accordé assez d'attention aux différences réelles entre les divers parlers. (Je ne veux pas faire allusion ici à ces différences qui peuvent s'expliquer facilement par une évolution naturelle de la langue, par des innovations tardives ou des emprunts datant d'après la séparation, mais bien à celles qui existaient dès l'ancien roumain) . . . .

« L'expérience enseigne qu'il n'y a point de langue absolument dépourvue de dialectes. Déjà, d'individu à individu, la prononciation, le choix des mots, la forme des phrases varient; ces différences s'accroissent en général avec l'étendue du domaine d'une langue. . . On ne s'est donc point refusé à penser que dès la langue primitive indo-européenne il a dû y avoir des différences dialectales; on a même cru pouvoir les démontrer réellement . . . Mais si nous devons assigner déjà à la langue primitive une différenciation dialectale, c'est lui enlever le seul caractère qui oppose essentiellement la langue primitive à la période de séparation des langues qui suit, c'est-à-dire la parfaite unité . . .».

Je n'ai pas reculé devant cette longue citation de M. KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache* (p. 9 sqq), encore qu'elle ne contienne rien qui n'aille de soi: mais on perd trop souvent de vue les choses qui vont sans dire. Que WEIGAND eût une conception exacte du roumain primitif, c'est ce qui ressort des lignes suivantes: « D'après notre connaissance actuelle des dialectes, ce n'est désormais plus une simple hypothèse que de

dire que l'ensemble des dialectes a formé jadis une unité que nous appelons le roumain primitif; naturellement il a *pu* y avoir déjà des différences dialectales, et maintes traces l'indiquent, mais dans leur ensemble les dialectes concordent dans leur système de phonétique, de flexion, de phrase, de formation des mots ».

Mais bien qu'on reconnaisse en théorie l'existence de différences dialectales en roumain primitif, on ne leur prête pas assez d'attention dans la pratique ; on a tendance à associer pour les langues primitives l'unité linguistique à l'unité territoriale *).

On a coutume de se représenter l'évolution d'une langue sous la forme d'un cône, à la base duquel nous nous trouvons ; on est tenté de s'imaginer la langue comme d'autant plus unitaire qu'on regarde plus loin en arrière. Combien de temps n'a-t-on pas cherché — en vain — une patrie primitive de la langue indo-européenne dans une région géographique étroitement limitée? n'y a-t-il pas aujourd'hui encore des gens pour chercher par exemple le « berceau » du sémite dans la contrée des sources de l'Euphrate et du Tigre? Dès qu'on a commis la première faute de principe, une seconde suit bientôt: si on considère la langue primitive comme unitaire, il est naturel de tendre aussi à resteindre son extension géographique: en effet, on sait par d'autres expériences que les conditions favorables à la formation de dialectes sont en général liées à l'étendue dans l'espace du domaine d'une langue.

En fait, la plupart des érudits qui se sont occupés du roumain primitif ont essayé de localiser le « berceau » des Roumains dans quelque territoire étroitement délimité: ils imaginent ensuite que le roumain s'est répandu par l'émigration. Nous aurons à revenir

---

*) [Il ne faut pas nous représenter le roumain primitif comme dépourvu de divergences dialectales: on peut en discerner quelques unes aujourd'hui encore. Elles ne sont cependant pas de nature à nous empêcher d'admettre une langue commune, car « commune » ne veut pas dire « unitaire ». L'essentiel est que cette langue roumaine primitive pouvait se développer dans la même direction, en raison de la continuité géographique, de l'homogénéité sociale, et surtout d'un autre élément: la conscience qu'avaient ceux qui parlaient d'appartenir au même peuple et d'avoir besoin d'une koiné ; les particularités régionales se maintenaient seulement dans la mesure où elles ne gênaient pas la compréhension commune. Cette conscience existait chez nos aïeux, même avant qu'ils n'eussent réussi à former des États nationaux: la preuve en est le nom de *Român* que tous les groupes aujourd'hui séparés se donnent ou se sont donné, et auquel correspond la dénomination de *Valah-Oláh*, attribuée par leurs voisins à tous ces groupes].

sur ce point. Citons seulement ici l'opinion d'un jeune savant: « tout en admettant en partie la théorie de RÖSLER sur la naissance du roumain dans la péninsule balcanique, l'état actuel de la philologie roumaine ne nous permet pas de fixer les régions où le latin balcanique se transforma en roumain. RÖSLER croyait que c'était en Thessalie, en Épire, en Macédoine et en Illyrie qu'il fallait chercher l'origine du roumain ; pour les philologues d'aujourd'hui il n'y a que deux régions où le roumain et la nation roumaine purent naître: en Mœsie (Bulgarie) et notamment dans les Balcans et en Illyrie. Pour ces deux régions parlent assez les noms de localités d'origine romane ou roumaine ». TH. CAPIDAN, *Réponse critique au Dictionnaire d'étymologie Koutzovalaque* de CONSTANTIN NICOLAÏDI, Salonique 1909, 11—12.

Une langue *peut* naturellement, en partant d'un petit domaine, conquérir des cercles de plus en plus larges jusqu'à prendre une extension considérable. Nous n'en manquons pas d'exemples, dont le plus classique est le latin. Mais le cas ne s'est pas produit partout et nous n'avons qu'à penser aux langues refoulées par le latin pour trouver des exemples aussi frappants du cas contraire. Si l'histoire nous enseignait que les Roumains dans le haut Moyen-Age ont immigré en masse dans leur habitat actuel en partant de quelque région, si nous avions des documents historiques prouvant que les Roumains étaient un peuple conquérant comme les Romains, qui subjuguaient leurs voisins et leur imposaient en quelque sorte leur propre langue, alors nous devrions en effet chercher leur « berceau ». Mais il n'en est absolument rien. L'histoire nous apprend au contraire que dans l'Orient européen de l'Empire romain, aux premiers siècles de notre ère, l'immense espace qui s'étend entre l'Adriatique et la Mer Noire, sur les deux rives de la Save et du Danube, avec des bandes se dirigeant çà et là fort loin vers le Nord et le Sud, était habité par une population de langue romane. Aujourd'hui — exception faite de la côte dalmate — dans tout l'Orient de l'Europe les Roumains sont les seuls à parler la langue romane jadis si répandue, et nous savons que ces Roumains eux-mêmes ne s'étendaient pas vers l'est aussi loin qu'aujourd'hui. Le roumain apparaît donc, contrairement à l'ancienne langue romane d'Orient, comme une langue qui a perdu en extension au sud du Danube ; c'est d'ailleurs tout naturel, si nous pensons que ces Latins d'Orient étaient un peuple non point conquérant mais conquis.

Ce n'est donc pas l'histoire qui exige qu'on situe le « berceau » des Roumains ; on l'a considéré comme une nécessité dérivant de leur langue, sous prétexte que l'ancien roumain était un parler si unitaire qu'il n'avait pas pu se former dans un espace étendu.

En étudiant les verbes en î nous avons vu que, en ce qui concerne ce phénomène, le **roumain primitif devait avoir des nuances dialectales**, puisqu'il présente deux sortes de formes. Avant d'aller plus loin, nous voudrions montrer d'autres différences qui remontent à la période d'avant la séparation des quatre dialectes roumains.

4. L'imparfait latin *laudabam*, *-as*, *-at*, *-amus*, *-atis*, *-ant* aurait dû donner en roumain: 1, 2, 3, 6: *lăuda*, 4 *lăudam(u)*, 5 *lăudaț(i)*. Il est facile à concevoir que cet état s'est altéré ; nous avons aujourd'hui dans la langue écrite: *lăudam*, *lăudai*, *lăuda*, *lăudam*, *lăudați*, *lăudau*. Il est clair que ces formes ne proviennent point d'une évolution phonétique, mais sont dues à une analogie avec d'autres formes verbales ; il n'est pas bien difficile de trouver la source de cette analogie: il suffit de comparer le présent et l'imparfait du verbe *habere*

am : aveam
ai : aveai
a : avea
am : aveam
ați : aveați
au : aveau

Il ne reste aucune trace de l'ancienne 2-e personne **avea*. Elle s'est dès l'origine modelée sur le présent *ai*. Au contraire, à la 3-e personne du pluriel, la forme *avea* est aujourd'hui encore la seule employée en aroumain, en mégléno-roumain, en istro-roumain et dans la majeure partie du daco-roumain. Elle n'a passé à *aveau*, sous l'influence de *au*, que dans un petit territoire ; mais la langue écrite et les grammaires scolaires, voulant bien marquer la différence entre la 3-e personne du singulier et celle du pluriel, contribuent dans ces derniers temps à sa victoire. (Bien entendu seulement dans les cas où la 3-e personne du pluriel apparaît encore clairement ; même la langue écrite emploie exclusivement en effet: « îl chema Ion » et non « îl chemau Ion » comme le demanderait la grammaire, le sujet étant « oamenii » — les hommes).

La 1-ère personne du singulier est particulièrement remarquable. Nous avons aujourd'hui *aveam*, *lăudam* etc., dans les quatre

dialectes. C'est là une preuve que cette innovation remonte au roumain primitif; autrement on ne pourrait guère comprendre comment, après la séparation, elle s'est constituée de façon identique dans chaque dialecte.

Nous avons dû admettre pour *aud* qu'il remonte au roumain primitif, sans avoir eu toutefois un emploi exclusif; il en est de même pour *aveam*, *lăudam*, car il y a en daco-roumain des sous-dialectes qui conservent les anciennes formes *eu avea*, *eu lauda*. Aujourd'hui ces formes ne sont en vérité attestées que pour le village de Borgo-Mureșeni au nord-est de la Transylvanie (« Jahresbericht », VI, 37) *); mais jusque vers le milieu du XVII-ème siècle, l'ancienne forme sans *m* était d'un emploi général dans les documents d'ancien daco-roumain provenant de Transylvanie, au nord du Mureș (cf. CIPARIU, *Principia*, 150 [1]).

Nous avons par conséquent à faire ici avec un deuxième cas qui nous montre une innovation du vieux roumain qui n'était pas encore généralisée à l'époque ancienne et présentait un caractère dialectal.

5. Le changement de *a* en *ă* dans les pluriels féminins en *-i* nous présente un cas analogue. Aujourd'hui le changement est de règle en aroumain, mégléno-roumain et daco-roumain (dans une mesure plus limitée). En revanche l'istro-roumain l'ignore **), et

---

*) [Pour de pareilles formes dans le langage des vieillards du Maramureș, cf. T. PAPAHAGI, *Graiul și folklorul Maramureșului*, § 56].

[1]) Pour ce qui est de l'istro-roumain qui, on le sait, ne possède plus d'imparfait, l'ancienne forme en *-m* n'est plus attestée que par certains cas comme *cuvintavẹịam*, *verịịam*, etc.

En ce qui concerne la formation de la 2-e personne du singulier, j'ai essayé dans « Convorbiri literare » 1905, 62—63, d'expliquer l'interprétation présentée ici, qui diffère un peu de celle de M. MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, I, § 309. La 1-ère personne du singulier ne s'est pas modelée sur celle du pluriel, comme le veulent MIKLOSICH (*Lautgruppen*, 21) et aujourd'hui encore TIKTIN (*Rumänisches Elementarbuch*, 106) et d'autres; il est clair que cette forme doit son *m* à *am*, selon l'explication de M. MEYER-LÜBKE (*Rom. Gramm.*, II, §§ 238 et 256). Il faut avoir présent à l'esprit que *am* sert aussi à la formation d'un temps du passé, et que *lăudam* pouvait très facilement être créé sur le type de *lăudat-am*. Bien entendu *am* lui même devait avoir refoulé d'abord la forme **aib* du verbe *habere*, et ensuite seulement celle de **aiu* du verbe auxiliaire, puisque cette dernière (**h*)*ayo*=habeo pouvait encore engendrer un **voyo* (=voleo) > *voiu* (Cf. BARTOLI, *Das Dalmatische*, II, 397).

**) [Toutefois il semble qu'on en trouve des traces même en istro-roumain. Cf. mes *Studii istoromâne*, II, § 113].

des formes comme *cetaţi*, *adunari* etc. (aujourd'hui *cetăţi*, *adunări* etc.) se rencontrent en vieux daco-roumain jusqu'au XVIII-ème siècle (cf. CIPARIU, *Principia*, 122 sqq). Nous ne savons pas encore comment est né cet *ă*. Son apparition est si frappante qu'on peut difficilement admettre qu'il se soit développé indépendamment dans chaque dialecte après la séparation. Il est beaucoup plus probable que les anciens pluriels *adunari* etc., commençaient dès le roumain primitif à être battus en brèche par les formes nouvelles *adunări* etc., mais que cette innovation, sans doute dialectale, n'avait pas encore pénétré partout, du moins dans les contrées où remonte une grande partie du daco-roumain et l'istro-roumain [1]).

6. On peut tirer des cas analogues de toutes les parties de la grammaire *). Je ne rappellerai ici que le traitement des groupes accentués *tĕ* et *tī*, qui donnent en aroumain *ţă*, *ţâ*, en mégléno-roumain *ţǫ* (de *ţă*, *ţâ*), et apparaissent de même dans la plus grande partie du domaine daco-roumain comme *ţă*, *ţâ*, tandis que le reste a la forme plus ancienne *ţe*, *ţi*, exactement comme l'istro-roumain (cf. WEIGAND Übersichtskarte 14). Je relève en outre les résultats de *re*, *ri*, qui donnent en aroumain *ră* (ou bien *ra*), *râ*, en mégléno-

---

[1]) En aroumain et en mégléno-roumain tous les féminins en *i* présentent la modification vocalique: aussi bien des mots comme *văţi* « vaches » que les proparoxytons *lăcrińi* « larmes », et tous les pluriels en *-uri*: *cărnuri* « viandes » ainsi que les adjectifs comme *mări* (grandes); au contraire, nous avons en daco-roumain uniquement *vaci*, *fragi* « fraises » et *mari* (adjectif féminin; le mot *mări* signifie « mers »). L'usage hésite pour certains mots entre les deux formes: ainsi: *lacrimi*, *lăcrimi*; *vrabii*, *vrăbii*; *laturi* et *lături* . . . . .

*) [Un cas intéressant est la conservation de la désinence *-am* à la 1-ère personne du pluriel de l'indicatif présent des verbes de la I-ère conjugaison. La désinence *-ăm* — avec le développement irrégulier de *a* en *ă* devant *m* non suivi d'une consonne — remonte au roumain primitif, car les Aroumains disent *lucrăm*, comme nous, et les Mégléno-roumains *lucrǫm* (venu d'un ancien *lucrăm*): toutefois la forme plus ancienne *-am* se rencontre aujourd'hui encore dans trois régions de la périphérie, en Istrie, dans le Maramureş et au-delà du Nistru. En istro-roumain, il n'y a aucune trace de *-ăm*; on dit partout *-âm* ou *-ân*, avec un *â* provenu régulièrement de *a* accentué. Des formes en *-am*, à côté de formes en *-ăm* apparaissent aussi dans le manuscrit de Ieud: *să ne dezlegăm*. . . *şi se iertam* 37/4—5, *să ne îmbrăcam* 43/18, etc. Récemment S. POP les a découvertes, au cours de son enquête pour l'Atlas linguistique, chez les Roumains d'au delà du Nistru, qui disent: noi *dam*, *luam*, *lam*, *stam*, au présent de l'indicatif comme à l'imparfait. Cf. DR. VII, 60].

roumain *rǫ* (ou bien *ra*), en istro-roumain *ră* (ou bien *ăr*, *ra*), de même que dans la majeure partie du domaine daco-roumain: ainsi en daco-roumain *rău* < *reus*, *râd* < *rideo*, *râpă* < *ripa*, *râu* < *rivus*, *urăsc* < *horresco*, *urî* <**horrire* etc.; en aroumain *arău*, *arâd*, *arâpă*, *arâu*, *aurăscu*, *urut* (< urât), de même *cař̆ă* < *carnem* etc., *dzinir̆ă* < *dzinir'le* (<**generum-illum*); en mégléno-roumain *rǫu*, *rǫd*, *rǫpă*, *rǫu*, *urǫt* etc., en istro-roumain *ărdu*, *ărpa* etc. Les plus anciens textes roumains, tels que le Codex de Voroneţ, connaissent surtout les formes en *re*, *ri* (par exemple *reu* 124/9 etc., *risulu* 129/4, *revnitoriu* 37/10, *curere* 33/9, même *Rimu* 7/8 etc., *Rimleanu* 44/5 etc., à côté de la curieuse forme *curundu* 42/2 etc.) [1]; de même le psautier Hurmuzachi (G. GIUGLEA, *Cercetări lexicografice* I, Bucarest, 1909, p. 26) etc. Malheureusement les recherches dialectales de WEIGAND ne montrent pas si ces anciennes façons de parler se sont conservées; parmi ses « mots normaux », il ne s'en trouve pas pour *r̆e*, et dans les quelques villages du nord du Banat où on dit aujourd'hui *rid (riu, urit, rimă, rind)*, presque partout *grâu* est passé aussi à *griu* (cf. « Jahresbericht » III, 211; IV, 257, 277).

En présence de ces cas, on jugera avec quelque scepticisme l'uniformité de l'ancien roumain.

7. Deux cas de concordance entre certains des dialectes principaux et une partie du daco-roumain réclament une attention particulière, d'autant qu'ils ont donné lieu à la construction de théories que nous ne pouvons passer ici sous silence.

Citons d'abord la **transformation** de la série **des labiales** devant *i̯* (sous certaines conditions), devant *ĕ* tonique (aussi sous certaines conditions) et *ī* (y compris *-es* et *-is* de la flexion) **en palatales** ou en dentales mouillées. Le passage est à coup sûr très ancien et remonte à une époque où le daco-roumain et l'aroumain n'étaient pas encore divisés. La conception d'un développement isolé dans chacun de ces deux dialectes, telle qu'elle a été exprimée par exemple par M. A. BYHAN (« Jahresbericht » III, 18) *)

---

[1]) De même pour *re* non accentué: *revnitoriu* 37/10. Nous trouvons en revanche à côté de *responsu* 155/1 aussi *răspusul* 12/4 et régulièrement *răspundu*, *răsaru*: mais nous avons ici à faire à une analogie avec les verbes comme *răsipi* etc., dont le préfixe est le slave *raz-*...

*) [Le nombre de ceux qui considèrent la palatalisation des labiales comme un phénomène qui a évolué séparément dans chaque dialecte — bien que son

est tout à fait invraisemblable, car il s'agit d'un changement phonétique tout à fait particulier.

En aroumain, le passage est accompli, et nous trouvons partout **) *k'*, *g'*, *h'*, *y*, *ń*, au lieu de l'ancien *p*, *b*, *f*, *v*, *m*. Quelques exemples suffiront: *rapio* > *arak'u*, *pĕctino* > *k'aptin*, *pĕctus* > *k'ept*, *pĕdica* > *k'adică*, *pĕreo* > *k'er*, *pīnus* > *k'in*, *spīnus* > *sk'in*, *lupī* > *luk'*; *bĕne* > *g'ine*, *albī* > *alg'*; *fĕrrum* > *h'er*, *fĕrvo* > *h'erb*, *fīcus* > *h'ic*, *fīlum* > *h'ir*; *vĕnio* > *yin*; *vĕspis* > *yaspe*, *vinum* > *yin*, *vīsum* > *yis*; *mĕdius* > *ńedzu*, *mĕus* > *ańeu*, *mīlia* > *ńil'e*, *dormire* > *durńi* etc.

En mégléno-roumain seul est achevé le passage de *f* > *i̯* (d'un plus ancien *h'*): *fĕrrum* > *i̯er*, *fĕbrarius* > *i̯erar*, *fĕrv(e)o* > *i̯erb*, *fīcus* > *ic* (de **i̯ic*), *fīlius* > *il'u*, *fīlum* > *ir*, *fīre* > *ire*. En revanche, le *b* persiste: **albīre* > *albire*, **albīna* > *albină*, **vĕrro* > *zb(i)er*, *bĕne* > *bini*. En ce qui concerne le *p*, le passage ne s'est fait que devant *i̯* et *ĕ*, et même là l'usage hésite: **pĕctinem* > *k'aptine*, *pĕctino* > *k'aptin*, *pĕctus* > *k'ept*, **pedinus* > *k'ẹdin*, *appropio* > *prok'u* — mais *pĕdica* > *pẹdică*, *pĕreo* > *per*, *perdo* > *perd*, **pīcco* > *pic*, *pīnus* > *pin*, *rapīre* > *răpire*, *pīss-* > *piș*, *spīca* > *spic*, *spīnus* > *spin*, *peciolus* > *pičor*. De même pour *v*, il y a hésitation entre *g'* (de *y*) et *v*: *vĕrmis* > *g'armi*, **vespis* > *g'aspi*, *viola* > *g'oară*, *vivus* > *g'iu* (aussi *g'ață* « vie »), *vīctus* > *g'ipt* — mais *vĕnio* > *vin*, *vīnum* > *vin*, *vīnea* > *vińă*, *vīsum* > *vis*, *vīta* > *vită* (aussi *vițọl* « veau »), *vītea* > *viță*. Enfin nous trouvons pour *m* le double développement *mni̯* et *ni̯*, *ń*, à côté de *m*, souvent dans un seul et même mot: *mĕrgo* > *mi̯erg* et *ńerg*, *mĕrcurii* > *(m)ni̯ercuri*, **mele* > *(m)ni̯ari*, *mĕrula* > *mni̯erlă*, *mĕus* > *meu*, *mĕdius* > *(m)niez* (et *mni̯azăți*, *mejluc*), *mīc* > *mic*, *mīcula* > *(m)ńicură*, *mīlia* > *mil'ă*, *miro* > *mni̯ir*, *dormīre* > *durmire* (*g'ermi̯*, *blastimi̯*, etc.).

Pour ce qui est de l'istro-roumain, nous y trouvons la série des labiales intacte: *pĕrdo* > *pl'erd*, *piss-* > *pis*, *peciolus* > *pițor*, **albina* > *albirẹ*, *bĕne* > *bire*, *fĕrrum* > *fl'er*, (*fīcatum* > *ficåt*), *fīlius* > *fil'*, *fīre* > *fi*, *vĕnio* > *viru*, *vĕrmis* > *l'erm* (< *vl'erm*),

ancienneté soit attestée par le nom de localité *Tsintsiluki* (= cinci lupi) chez un écrivain byzantin du XII-ème siècle (cf. TH. CAPIDAN, *Aromânii*, 142) s'est accrû. Telle est l'opinion de M. A. PHILIPPIDE, M. AL. ROSETTI, TH. CAPIDAN (cf. CAPIDAN, *op. cit.*, 309—310].

**) [M. TH. CAPIDAN, *op. cit.*, 294 cite cependant en aroumain des exemples conservés avec un *p* sans altération].

vīnum > *vir*, *vīvus* > *viu*, *vīctum* > *vipt*, *vīsum* > *vis*, *(vitellus* > *viţé)*; *mĕle* > *ml'åre*, *mĕrula* > *merlę*, *mĕus* > *mev*, *mĕdius* > *mez (mežloc)*, *mīc* > *mic*, *mīlia* > *mil'e*, *dormīre* > *durmi*. Il n'y a que trois cas qui fassent exception: *kl'ept* < *pĕctus*, *tsåptir* < *pĕctinem* et *mń-å*, *mń-e* < *mī ha(be)t*, *mī est*. Il faut mettre ce dernier cas en dehors: ici en effet nous n'avons pas à faire avec le développement connu dans les autres dialectes roumains, de *mi̯* > *ń*, mais à un changement spécifiquement istro-roumain. Dans ce dialecte en effet, un *l'* s'insère, sur le modèle du croate, dans le groupe tonique labiale + *i̯* (cf. *pl'erd* < *pi̯erd*, *fl'er* < *fi̯er*, *ml'åre* < *mi̯are* etc.). D'après cette règle, on attendrait il est vrai **ml'-å*, **ml'-e*, mais l'assimilation du *l'* avec la nasale précédente a pu se produire d'autant mieux qu'on évitait ainsi une confusion avec le pronom de la troisième personne (*l'-å*, *l'-e*); (cf. slave *zemi̯a* > vieux-bulgare *zeml'a* > bulgare moderne *zemńa*; à la seconde personne du pronom nous avons également en istro-roumain *ć-å*, *ć-e* au lieu de *tsi-å*, *tsi-e* que l'on attendrait). Mais les deux autres mots ne sont guère non plus de nature à servir de preuve à l'existence d'un changement de *p* en *k'* en istro-roumain; ils ont en effet la suite de sons *p-ct*, et ce n'est sans doute pas simplement un hasard si seuls ces deux mots présentent le *k'*. Il a pu y avoir une métathèse **keptine* > *tsåptir*, comme *kena* > *tsirę*... *)

Enfin, en ce qui concerne le daco-roumain, nous savons aujourd'hui fort bien grâce aux recherches dialectales de WEIGAND (cf. les cartes 6—8 de son Atlas linguistique) que les labiales conservées ne se rencontrent plus que dans le Banat **) et les régions avoisinantes: la petite Valachie, l'ouest de la Transylvanie et en partie la région située entre les Carpathes et la Tisa. Tout le reste du domaine de la langue présente *k' (t')*, *g' (d')*, *h'*, *y*, *ń* ou le son qui en est dérivé *tś*, *dź*, *ś (š, s)*, *g' (d', dź)*, *(ẑ, ž, z)* ou la perte de l'*y*, et son remplacement par une aspiration. En

---

*) [Quant à la forme *kl'ept* elle vient d'un plus ancien *pl'ept* (attesté) — avec *l'* inséré comme dans *pl'erd*, etc. — dans lequel *p-p* s'est dissimilé en *K-p*. Cf. *Studii istro-române* II § 57.]

**) M. MEYER-LÜBKE, DR, II, 7 et *Zentripetale Kräfte im Sprachleben* (dans le volume d'hommage dédié à Ph. A. Becker: *Hauptfragen der Romanistik*, 1922, 137—138), croit que les palatales existaient jadis aussi dans le Banat, et explique la prononciation actuelle *fer*, *pept* au lieu de *fier*, *piept*, par la réaction des classes cultivées (*fier*) sur la prononciation des classes inférieures (*h'er*)].

dehors de ces sons, on trouve dans les régions-frontières des formes de transition: *pk' (pt', ptś)*, *bg' (bd', bdź)*, *fh' (fk', ft'* ou bien *sk', sį)*, *vy*, *mń*. Les frontières ne coïncident pas pour les différentes labiales conservées; l'aire de *v* est la plus vaste; celle de *f* pur est un peu moindre; celle de *m* non altéré est beaucoup plus petite, et celle de *p* conservé pur est encore plus limitée. (Il n'y a pas de carte pour *b*. Même au-dedans de ces frontières tous les mots usuels ne participent pas également aux transformations; ainsi, sur une large bande de la Valachie, le mot *piatră* garde l'ancienne prononciation, alors que *k'ept* a pris la nouvelle).

Un fait nous frappe: pendant longtemps, il n'y a en ancien roumain nulle trace de palatales. Ce n'est qu'à la fin du XVI-ème siècle et au commencement du XVII-ème que *h'* apparaît sporadiquement à côté de *f* (pour le verbe *a fi)* dans les actes (Hurmuzaki-IORGA, XI, 349, 369; IORGA, *Documentele românești din arhivele Bistriței*, I, 8); quelques dizaines d'années plus tard, on le rencontre fréquemment aussi chez les écrivains moldaves. Les autres sons se trouvent beaucoup plus rarement. Peut-être faut-il voir un cas de *bi* > *g'i* dans le mot *ghirăi* (= birăi « être maire » dans un acte privé de 1593 (Hurmuzaki-IORGA, XI, 342); HASDEU *(Etymologicum* 223/sqq.) donne un exemple de *k'i* pour *pi* tiré d'un acte privé moldave de 1644, et cite un passage de Cantemir qui, vers la fin du XVII-ème siècle, taxe de dialectale et vulgaire la prononciation *k'*, *g'*, *h'*, *y* et *n'* en Moldavie *). Nous devons donc admettre que les labiales actuellement conservées occupaient aux siècles précédents un espace sensiblement plus étendu dans le domaine daco-roumain **).

Bien entendu, il n'est nullement permis de croire que les palatales n'ont fait leur apparition qu'au XVI-ème siècle, sous prétexte qu'elles ne sont pas attestées plus tôt. Si le vieux roumain offre intacte toute la série des labiales, cela est dû en grande partie à la tradition littéraire. Nous savons aujourd'hui (IORGA, *Istoria*

---

*) [M. AL. ROSETTI, *Limba română în sec. XVI-lea*, 63 cite des exemples de palatalisation de *p* à la fin du XVI-e siècle dans un document de Vrancea; il donne une liste abondante de cas avec *h'* < *f*, et d'autres, plus récents, pour les autres labiales].

**) [Pour la régression des palatales et leur remplacement par la prononciation littéraire, cf. le témoignage de M. S. POP, publié dans DR. VI, 514. Sur le cas *vită* dans la région *zin*, *zipt*, etc., cf. DR. VI, 506—507; sur les hésitations dans la prononciation à Bran, cf. le présent volume, p. 85].

literaturii religioase a Românilor, Buc. 1904, 15 sqq.) que les Roumains ont commencé dès le XV-ème siècle, sous l'influence du mouvement religieux hussite, à employer leur propre langue dans l'Église à la place du slavon, et à traduire la Bible en roumain. L'influence de ces écrits fut plus considérable qu'on ne se l'imagine d'ordinaire, et par eux fut fondée une tradition littéraire. Les premières traductions de la Bible ont dû prendre naissance dans une région qui conservait encore les labiales pures dans la langue usuelle; sans cela, étant donné qu'il s'agissait des premiers essais d'écriture, on aurait certainement écrit conformément à la langue du peuple *k'ept* au lieu de *piept*. D'autres indices, dont nous relèverons quelques-uns plus loin, plaident pour que nous situions ces monuments dans une région placée assez au nord ou au nord-ouest du domaine daco-roumain, où aujourd'hui encore on dit, sinon *piept*, du moins *vin* et *fier*. Quoiqu'il en soit, il demeure très frappant que les palatales, même dans les actes privés, aient apparu si tard et si rarement.

Note. HASDEU est instructif jusque dans ses erreurs; du fait qu'en istro-roumain seuls les mots signifiant «poitrine» et «peigne» ont une prononciation palatale, il a cru (*op. cit.*) pouvoir tirer un appui pour son hypothèse selon laquelle ce changement serait dû à une «influence féminine» sur le langage usuel. Il croyait en effet que le passage de *p* > *k'* etc. était un reste de l'ancienne langue dace, qui avait acquis droit de cité dans la langue des Romains par l'intermédiaire des femmes daces mariées à des Romains. Naturellement il n'a pas pu prouver cette transformation même en dace. Sans parler d'autres arguments, une circonstance plaide là-contre: ce changement n'est pas parmi les plus anciens qu'ait subis la langue. Il est par exemple plus récent que celui de *lv*, *rv* > *lb rb* — à coup sûr en partie préroumain — car nous avons *alvīna* > *albina* > *alg'ină*, *corvī* > *corbi* > *corg'* *fervis* > *fierbi* > *h'erg*; plus récent aussi que l'amuïssement du *v* (*b*) intervocalique: *hibĕrna* > *iarnă*, *libĕrto* > *ier!*, et que le passage de *bį* > *ib*: **cubium* > *cuib*, etc.

Mais c'est là tout ce que nous pouvons établir par la méthode spéculative sur l'âge et l'extension géographique du changement. Les mots étrangers ne nous ouvrent à cet égard aucune perspective nouvelle. Que si le phénomène se rencontre dans les emprunts plus récents à des langues étrangères, cela peut s'expliquer par le fait qu'il est relativement peu ancien; cependant, on ne doit pas accepter absolument cette interprétation, parce que ce changement joue un grand rôle dans la flexion (*lup-luk*; *dorm-dorń* etc.); il n'a donc jamais disparu de la conscience des sujets parlants, et les emprunts récents peuvent y participer, d'abord dans les formes fléchies (*scump-scunk'*), mais ensuite aussi dans les autres (on entend même *h'ilosoh'*, comme pluriel du néologisme *filosof*). D'ailleurs, on ne peut pas tirer grand' chose de mots isolés. Le mots *frânghie* «corde» < *fimbria* — un des rares qui soient entrés dans

la langue écrite avec la forme dialectale — est conservé en morave sous la forme *frembia*; on n'attend d'ailleurs pas autre chose, puisque le Nord du domaine daco-roumain s'affirme, par d'autres indices également, comme ayant de tout temps conservé les labiales. L'ancienne forme (*frâmbie*) existe encore dans le Banat, où les labiales sont pures. (ZANNE, *Proverbe* III/52; MARIAN, *Naşterea*, 38; *Lexiconul de Buda* etc.; peut-être même Dosofteiu, *Psaltirea*, 150). Le mot *movilă* « colline » vient probablement du slave (v. sl. *mogyla*, bulg. *mogila*, russe *mogila*, petit-russe *mohela*, polon. *mogiła*). On le considère comme le résultat d'un hyperurbanisme de la forme *moghilă*, en partie conservée en dialecte (cf. DENSUSIANU, *Histoire de la langue roumaine*, I, 276). Mais, étant donné que le domaine de *g'* (pour *v*) est très restreint (cf. la carte Nr. 8 de WEIGAND, où il est marqué en jaune) et que la forme *movilă* est répandue aussi là où l'on dit *vin* ou *yin*, cette explication ne doit pas être exacte (on attendrait plutôt l'hyperurbanisme **mobilă*). Il semble plutôt que nous ayons ici affaire à un changement de *h* en *v*; en effet ce mot, lorsqu'il apparaît pour la première fois dans un texte, comme nom propre, a la forme petit-russienne *Mohila* (Hurmuzaki-Iorga, XI, 317 dans un acte privé de 1593). Son étymologie n'est pas parfaitement claire (cf. G. MEYER, *Etymol. Wörterbuch des alb. Sprache*, 118—119). Le mot *agnĕllus* > *miel* pourrait apporter un éclaircissement; malheureusement nous n'avons pas en roumain d'autre mot d'une structure analogue pour nous servir de contrôle. A en juger d'après *lignum*, *signum*, *pugnus*, *cognatus* > *lemn*, *semn*, *pumn*, *cumnat* d'une part et *anĕllus* « anneau » > *inel* d'autre part, nous attendrions *(*a*)*mnel*. Au contraire, les formes actuelles du mot présentent le même résultat que **mĕle*: daco-roumain *miel*: *miere* (*mńel*: *mńere*; *ńel*: *ńere*), aroumain *ńel*: *ńare* (dans la région de l'Olympe *ni̯el*: *ni̯ere*); mégléno-roumain *mni̯el*: *mni̯ari* (*ni̯el*: *ni̯ari*), istro-roumain *ml'e* (de *ml el*): *ml'âre*. Il semblerait presque qu'à l'origine des formes roumaines se trouve un mot **agmĕllus* (il est difficile de supposer une contamination avec *agmen* « troupeau, harde ») qui aurait pu devenir *(*a*)*mĕllu* en passant par **aumĕllu* (cf. « Zeitschr. f. rom. Phil. », XXXIII). En tous cas on ne saurait expliquer la forme *miel* par une plus ancienne *mńel* ou *ńel* avec hyperurbanisme, puisqu'on dit *miel* aussi dans le Banat, où il n'est pas possible d'admettre cet hyperurbanisme ou la disparition d'un *ń*. Les dérivés montrent aussi que l'hypothèse d'un changement *-gnĕ* > (*m*)*ńe* n'est pas exacte, car **agnĕlliola* a donné (en mégl.) *mil'oară*, d'où (aroum.) *ml'oară*, ou avec assimilation (dans le Banat) *mirioară*. Même dans les langues voisines le mot a pénétré avec un *m*: albanais *miljorë*, hongrois *millóra* etc. Pas plus que *miel*, et pour la même raison, on ne peut considérer l'exemple de *furnică* < *formica* comme démonstratif, ainsi que l'a fait MIKLOSICH (*Consonantismus*, II, 43: la forme en *n* au lieu de *m* « semblait prouver qu'autrefois *ńi* pour *mi* était général en roumain »). Nous nous trouvons beaucoup plus probablement devant une dissimilation des deux labiales *f-m* > *f-n*, telle que nous pouvons en remarquer assez souvent, en roumain dans le mot *malva* > *nalbă* (très répandu aussi en roman, cf. mon *Etym. Wörtb.*, Nr. 1150), *posnă* < **posmă* (du slave *posmĕti*); le cas est d'ailleurs fréquent en roman, ainsi: *mespilus* > ital. *nespola*, esp. *nispero*, fr. *nèfle*; *membru* > v. ital. *nembru*, frl. bell. *nembri*, esp. *nembru*; cf. aussi l'italien *nibbio* de *milvus*.

Si en mégléno-roumain le passage de *fi̯* à *i̯* est entièrement achevé et si, chez les écrivains moldaves, *h'* pour *fi̯* s'est frayé le premier une voie dans la

langue littéraire, la raison en est vraisemblablement la fréquence du verbe *a fi* « être ». Il n'est pas sans intérêt de signaler que ma grand-mère, aujourd'hui (1910) âgée de 90 ans, et dont la langue n'a par ailleurs rien de dialectal, emploie toujours le *h'* du dialecte de Brașov, à l'exclusion de *k'*, *g'* etc.

En ce qui concerne l'istro-roumain *tsåptir*, DENSUSIANU (*Histoire de la langue roumaine*, I, 340), s'appuyant sur le fait que *pĕcten* devient aussi dans la région du Mureș, du Criș et du Someș *tśaptăn*, *tśęptăn*, voulait en conclure à une parenté plus étroite entre les deux dialectes. Mais il a perdu de vue que, dans la dite région, le passage de *k'* à *tś* (par *t'*) est relativement très récent, beaucoup plus récent en tous cas que la séparation de l'istro-roumain du daco-roumain ; en effet, l'istro-roumain, pour le latin *cl* et *te* en est encore au stade *cl'* et *te* (*clamo* > *cl'ém*, *te* > *te*) ; en revanche, dans cette région sans exception *k'* et *t* est devenu *ts'* : ainsi *clamo* > *tśem*, *tīlium* > *tśeiu*.

[L'apparition tardive des labiales palatalisées dans la langue littéraire, bien que le phénomène soit très ancien, son extension géographique et sa répartition sur le matériel linguistique s'explique à coup sûr en partie, mais non complètement, par l'influence des classes dirigeantes sur les basses classes et des villes sur les villages. Les labiales palatalisées sont employées plus souvent par les femmes que par les hommes: fait relevé déjà par Cantemir, et sur lequel a insisté HASDEU. Cela s'explique si l'on pense que la paysanne roumaine ne quitte pour ainsi dire pas son village, tandis que l'homme est plus souvent en contact avec la ville ; dans les anciens temps, dominés par la vie pastorale, les hommes étaient pour ainsi dire seuls à maintenir les liaisons avec d'autres régions. Une question continue pourtant à se poser: pour quelle raison les classes cultivées et urbaines ont-elles eu et ont-elles encore une sorte de répulsion pour la palatalisation des labiales? pourquoi *țin* et *zeu*, de *teneo*, *deus*, ont-ils été acceptés par tout le monde, alorsque *k'ept* et *h'er* au lieu de *piept* et *fier* ont été repoussés comme de laides prononciations villageoises? De même il est certain que dans les classes cultivées et en ville on préfère aujourd'hui encore dans certains cas les monophtongues aux diphtongues employées par les paysans. A Bran, où depuis de longues années j'observe le parler local, les paysans qui n'essaient pas d'imiter la langue littéraire disent même *burįete* pour *burete*, soit *įe* < *ē*. Cela s'observe surtout pour l'*o* initial et l'*e*. La prononciation *uok'*, ancienne sans aucun doute puisque nous la rencontrons chez les Mégléno-roumains et les Istro-roumains, est chez nous d'un caractère non pas régional mais paysan; le citadin et l'homme cultivé la repoussent instinctivement.
1927. *Pe marginea cărților* dans DR. IV, 1309].

[A Bran, j'ai entendu une paysanne dire: *bine că yine*: résultat de la tendance à introduire les labiales pures du « beau » langage à la place de celles, palatalisées, du langage vulgaire. Un jour que j'étais pour partir en excursion à la montagne avec un prêtre de Bran, quand le paysan qui nous guidait amena nos chevaux, le prêtre lui demanda: « Bade Ioane, sunt *potcoyiți* caii? » (Père Jean, les chevaux sont ferrés?) — puis, se tournant vers moi, il ajouta: « Când pleci călare la munte trebue mai întâi să te uiți dacă calul e bine *potcovit* ». (Quand on part à cheval dans la montagne, il faut d'abord s'assurer que le cheval est bien ferré). Il avait donc deux formes pour le même mot, selon qu'il s'adressait au paysan ou au citadin.

1927. « Pe marginea cărților », IV 1375 — 1376].

[Sur cette question, qui a beaucoup préoccupé nos linguistes depuis 1910, cf. MEYER-LÜBKE, *Palatalizarea labialelor* dans DR II, 1—19; TH. CAPIDAN, *Aromânismele în dialectul dacoromân*, dans « Junimea literară », XIV (1925), 275—291 et *Aromânii* 308—311 ; AL. ROSETTI, *Recherches sur la phonétique du roumain*, 111—134, et dans « Grai și suflet », III, 415—417 ; IV, 161—165 ; AL. PROCOPOVICI dans « Revista filologică », II, 175 — 207 et DR. VI, 395—422].

8. Tous les cas présentés jusqu'ici s'affirment comme remontant au roumain primitif, parce qu'il s'agit d'innovations linguistiques qui se trouvent dans tous les dialectes ; il est absolument invraisemblable qu'ils se soient développés isolément dans chaque parler après leur séparation, pour aboutir aux mêmes résultats. Nous avons maintenant un autre cas dont le caractère primitif se démontre par d'autres considérations. C'est le **rhotacisme**, c'est-à-dire le passage à *r* de l'*n* simple intervocalique. Il doit remonter dans le temps à la période du roumain primitif, puisqu'il n'apparaît que dans les mots latins héréditaires . . . .

Le rhotacisme, comme la plupart des changements phonétiques en ancien roumain, était achevé à l'époque de l'influence slave ; il n'existe pas, même dans les mots qui, parce qu'ils se trouvent dans plusieurs dialectes, ont sans doute été empruntés pendant la période de l'ancien roumain: ainsi *lene* (aroum. *leane)*, *hrănesc* (aroum. *hărnescu)*, *gonesc* (aroum. *agunescu)*, *hrean* (aroum. *hreanu)*, *tină* (aroum. *tină)*, *rogojină* (aroum. megl. *ruguzină)*, *cremene* (megl. *cręmini)*, *rumen* (aroum. *rumin)* etc.

Grâce à l'excellent travail de M. A. PROCOPOVICI *(Despre nazalizare și rotacism*, Buc. 1908), qui confirme des opinions déjà exprimées par M. A. BYHAN et WEIGAND, nous sommes désormais assez bien renseignés sur l'histoire du rhotacisme roumain. La condition préliminaire du rhotacisme était la nasalisation des voyelles devant *n* (simple ou appuyé, à l'exclusion de *n* + nasale) et devant un *m* appuyé (exception faite de *m* + nasale). Cette nasalisation existait en daco-roumain, au moins dialectale, au XV-ème siècle, puisque les monuments les plus anciens la traduisent par une lettre spéciale (ꙟ). Mais ce signe de la nasalité n'entrait dans les mots d'emprunt slaves que lorsqu'ils contenaient eux-mêmes en slave des voyelles nasales (ą ou ę): jamais autrement.

PROCOPOVICI (p. 25, 26), en étudiant les mots *una*, *granum*, *frenum* et *branum* (?), a montré avec beaucoup de perspicacité

que la nasalisation n'était connue que du daco-roumain et de l'istro-roumain; en revanche, l'aroumain et le mégléno-roumain ne l'ont jamais connue, ou du moins ne l'ont connue que dans une mesure extrêmement limitée, tant en ce qui concerne l'intensité que l'extension territoriale. De fait, seuls les deux premiers dialectes offrent l'évolution **ŭ̃ă*, **grâu*, **frẵu*, **brẵu* > daco-roum. **uă* > *o*, *grâu*, *frâu*, *brâu*, istro-roum. *uă* > *o*, **grău* > *grăvu*, **brău* > *brăvu*; dans les autres dialectes *n* s'est conservé jusqu'à nos jours: aroum. *(u)nă*, *grân (gărnu*, *găr̄u)*, *brân*, *frân (fărnu*, *făr̄u)* et mégl. *(u)nă*, *grǫn*, *frǫn*.

La nasalisation est un phénomène général en daco-roumain et en istro-roumain; le rhotacisme lui étant lié, il reste naturellement complètement étranger à l'aroumain et au mégléno-roumain; il paraît achevé en istro-roumain, mais en daco-roumain il est seulement dialectal. Aujourd'hui il ne continue à vivre que dans certains villages des Monts Apuseni de Transylvanie; ici même il se trouve en voie d'extinction rapide. Les anciens documents linguistiques nous montrent toutefois qu'il y a quelques siècles il était assez répandu; s'il nous est impossible de fixer son expansion en ancien roumain, nous pouvons en revanche, grâce aux quelques données que nous possédons, déterminer avec quelque vraisemblance ses frontières pour le XV-ème et le XVI-ème siècle. Je crois que nous ne nous trompons pas en désignant comme rhotacisante la région qui s'étend au nord du Mureș et comprend aussi la plus grande partie de la Bucovine et la Moldavie septentrionale. Elle coïncide presque parfaitement avec le domaine actuel de la prononciation *fărină* (WEIGAND, carte No. 5). Les arguments qui plaident en faveur de cette localisation seraient les suivants: si nous allons de l'ouest à l'est, nous voyons tout d'abord qu'une contrée assez vaste dit aujourd'hui encore *irimă* (marqué en vert sur la carte No. 5 de WEIGAND) et *gerunchiu* (marqué en rouge). Il est probable que la forme rhotacisée s'est maintenue pour ces deux mots grâce à une tendance à la dissimilation qui s'est opposée à ce que deux nasales se suivent *(inimă* < *anima*, *genunchiu* < *genuclum* (voir la note). C'est à peu près dans cette région que doivent aussi être situées les premières traductions en roumain, qui se distinguent justement par le rhotacisme; c'est en effet là qu'on trouve encore à l'origine la conservation des labiales; là que *ubi* > *iuă* est encore maintenu (cf. WEIGAND, carte No. 9); là que s'expliquent le mieux les

nombreux emprunts faits au hongrois ; d'autre part l'histoire atteste que c'est aux environs d'Oradea-Mare qu'a eu le plus d'écho le mouvement hussite, sous l'influence duquel sont nés ces écrits (cf. HURMUZAKI, *Documente*, I, 2, No. 507 ; cf. aussi « Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil. », 1908, 804—805). Aux environs de Turda, dans le village de Măhaciu, un prêtre de village copia, vers 1600, dans un Codex miscellaneus, différents écrits qui circulèrent de son temps. Ils montrent en partie le rhotacisme, pour les textes venant du Nord ; ils ne le connaissent en général pas pour ceux qui viennent du Sud. Le plus important, c'est que le prêtre Grigorie lui-même prononçait *r* (< *n*), puisqu'il emploie dans une communication *ciri* (= « cine »), cf. (HASDEU, *Cuvinte din bătrâni*, II, 107). De la fin du XVI-ème siècle nous avons quelques lettres rhotacisantes, conservées dans les archives de Bistrița, qui ont été publiées par M. IORGA *(Documente românești din arhivele Bistriței*, I, Buc. 1899) *). Cependant, le rhotacisme n'y est pas absolument général. En outre, le rhotacisme est attesté à Selișteu, dans le Maramureș (No. II, 1587—1596: *închinăciuire*, *omiiri* = « oameni — hommes », *înrainte*, *bire) ;* à Moldovița en Bucovine (No. V de 1597: un *mere* = « mine » — mais en revanche: *sănătate*, *împrăună*, *bună*, *mene ;* l'acte provient de la chancellerie épiscopale) *;* dans le Maramureș (No. XXXI, de 1602–1603: *verit*, *oamiri) ;* à Rădăuți en Bucovine (No. XXXVII, après 1607: deux fois *sărătate* — mais en revanche: *bun*, *bine*, *vení*, etc. ; de la chancellerie épiscopale) ; à Suciul-de-sus (No. XXXVIII, de 1609: *mâra* [*nimăruia*], *înraintea*, à côté de *bun*, trois fois) ; à Voroneț en Bucovine (No. XL, de 1616—1630: *spure*, à côté de *sănătate*, *mână*, *bun*, *bine)*. Pour la Moldavie, HASDEU *(Cuvinte din bătrâni*, II, 13—14) cite dans des actes du XV-ème siècle écrits en slave les noms de *Fântâreali* (« Fântânele »), *Geamăr* (« gemen ») et *Rumăr* (« român »). D'autre part, le nom propre *Galbir* (« galbin ») se trouve dans un acte slave de Huși, du 4 juin 1546, qui m'a été communiqué par J. BIANU (Mss. de l'Académie roumaine). En outre, J. BOGDAN situe l'auteur des gloses roumaines rhotacisantes publiées par lui (« Convorbiri literare », XXIV, 727 sqq.) au monastère de Neamțu, dans la seconde moitié

---

*) [Cf. maintenant AL. ROSETTI, *Lettres roumaines de la fin du XVI-ème et du début du XVII-ème siècle, tirées des Archives de Bistritza*. București 1926].

du XVI-ème siècle. J'ai trouvé dans une nouvelle de M. SADOVEANU le rhotacisme dans la formule cristallisée *fă rapoi*, employée comme interjection, qui visiblement ne signifiait pas autre chose que: « fă înapoi » — recule. L'auteur m'a affirmé avoir entendu ce mot dans les environs de Folticeni; il apparaît d'ailleurs aussi en Bucovine: *nea rapoi*, à Bălăceana *).

Comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a pas de preuve que le rhotacisme ait été jadis plus répandu en daco-roumain. Nous constatons en revanche que, dans le psautier imprimé à Brașov en 1577, les formes rhotacisées du modèle qui a servi aussi au psautier rhotacisant de la collection Sturdza-Scheianu sont constamment remplacées par des formes en *n* (quelquefois avec hyperurbanisme). Même dans la région délimitée ci-dessus le rhotacisme, aux XV-ème et XVI-ème siècles, ne semble pas avoir été répandu généralement partout: c'est ce qu'atteste l'hésitation de l'usage dans la plupart des actes. En tout cas, le rétablissement de l'*n* remonte à un temps où la voyelle était prononcée nasalement: sans cela, on trouverait des cas de faux remplacement d'un *n* au lieu d'un *r* étymologique ou d'un *r* provenant d'un *l*. Le fait même que *n* a pu rentrer dans ses anciens droits prouve qu'en daco-roumain une partie de la population avait certainement conservé l'ancien *n*: autrement on ne comprendrait pas la raison de cette régression.

Note. La perturbation exercée par l'assimilation et la dissimilation a joué un grand rôle dans la constitution et la disparition des formes rhotacisées. Toutes les « exceptions » s'expliquent, aussi bien en istro-roumain qu'en ancien roumain, par le voisinage d'un *n* (*m*) ou d'un *r* (par exemple istro-roumain *nuntru*, *amnât* < *amânat*, *seminât* nb. *semirât*, v. roum. *străminare* etc.) **). Il semble que l'influence de l'assimilation et de la dissimilation ait joué un rôle considérable déjà dans la première étape du rhotacisme, dans la nasalisation. Nous trouvons en daco-roumain quantité d'exemples du changement de *n* en *r*, et inversement, sous l'influence d'une nasale voisine ou d'un *r*, par exemple: *sanguinosus* > *sângeros*, *sanguinare* > *sângerare*, *nomina* > *numere*

*) [Pour l'extension du rhotacisme dans les anciens documents et ses traces dans le parler actuel de Moldavie et de Bessarabie, cf. à présent D. MACREA dans DR. VII, 184—186].

**) [Cf. mes *Studii istroromâne*, II, § 72 et DR. III, 660. N. JOKL (« Indogerm. Forsch. », 44, p. 47) attire l'attention sur un phénomène analogue en albanais, se reportant à ce qu'a écrit PEDERSEN (« Jahresber. f. rom. Phil. » 9, 1, 214) sur l'alb. *krye* « tête » plur. tosc. *krerë*, vis-à-vis de *krena* < *c(e)rebrum*].

(nb. *numene*), *nominare* > *număra*, *nemin-* > *nimărui* (nb. *nimănui*); *hirundul-* > *rândunea* (nb. *rândurea*), *juniperus* > *juneapăr* (nb. *juneapăn*), *corona* > *cu-nună*, *similare* > **semăra* > *semăna*, *assimile* > **asemere* > *asemene*, *viezure* + *ină* > **viezunină* (d'où *viezuină* ou *viezunie*), *pecorina* > **păcunina* > *păcuină* (cf. *farina* > *fănină* > *făină*), *miro* + *une* > *minune*, *arin* > *anin*, *ustur* + *oniu* > *usturoiu* et *ustunoiu*, *maşter* + *oniu* > *măştinoiu*, *pur* + *oniu* > *puroiu* et *punoiu*, *răsură* + *oniu* > *răsuroiu* et *răsunoiu*, *lature* + *oniu* > *lăturoiu* et *lătunoiu*, *muşunoiu* et *muşuroiu*, *adineaurea* et *adineaunea*, *guttur* + *arium* > *gutunar* (mais *guturaiu* < *guttur* + *alium*), *răscrăcărat* et *răscrăcănat*, *lubricare* > *lunecare* (d'où aussi *lunec*), *suspirare* > *suspinare* (d'où aussi *suspin*). Particulièrement intéressants sont les cas où une nasale précédente engendre un *n* dans la syllabe suivante; mais dans la plupart des cas la langue ne souffre pas deux *n* voisins, et l'un se change en *r*: *minutus* > (*a*)*mănunt* et (*a*)*mărunt*, *panicum* > *părinc*, *renuculum* > *rărunchiu*, *canutus* > *cărunt*, *genuculum* > *genunchiu* et *gerunchiu*, *jurincă* et *junincă*, *minacio* > *ameninţ* et *amerinţ*. L'aroumain ne connaît aucun de ces cas; on n'a que les formes régulières: *minut*, *serin* etc. La seule exception *venenum* > *verin* est douteuse en raison de l'italien *veleno* et du vieux français *velin*; vu ces cas, on est en droit d'admettre aussi pour le roumain une forme déjà dissimilée **velenum*, qui a donné régulièrement *verin* et qui, sur le territoire daco-roumain, est devenue par assimilation *venin*.

Tandis que le rhotacisme est né en istro-roumain et en vieux-roumain exactement dans les mêmes conditions, les quelques villages des Monts Apuseni dont nous avons parlé présentent des conditions toutes différentes. Nous y constatons les phénomènes suivants: *a*) des mots héréditaires n'ont pas subi le changement en *r*, ainsi: *întineri*, *cuvine*, *războna* etc.; *b*) on trouve en revanche le rhotacisme dans des mots d'emprunt, souvent de date récente, ainsi: *agorisi*, *doriţă*, *hairă*, *hodiri*, *Huedir*, *înţeperi nevirovat*, etc.; *c*) nous trouvons le rhotacisme dans des mots avec *nn*: *îngâra*; *d*) nous voyons des formes telles que *lânros*, *cânrepişte*.

Je voudrais noter ici que les exemples cités dans les livres bien connus de FRÂNCU et CANDREA (*Rotacismul* et *Românii din Munţii apuseni*) sont confirmés par la collection de chants populaires d'ALEXICI (*Texte din literatura poporană română*, I, Budapest, 1899). Cf. *grăd'iră*, *bărat*, *ńevirovat*, *înt'ira*, p. 144, etc.

[On sait que certains de nos textes et de nos documents anciens ne sont pas conséquents dans l'emploi des formes rhotacisées. On a attribué ces variations aux différents copistes et on a pensé que, dans des documents, il peut s'agir de certains usages graphiques. M. AL. ROSETTI (*Étude sur le rhotacisme en roumain*, Paris, 1924), est d'avis que « les diverses graphies recouvrent le même son difficile a noter, à savoir un *r* nasal: *n* est une graphie extrême, mais représente le même son » (p. 47)......

Il se réfère également à PETERSEN (« Rom. Jb. », 9, I, 214), qui pense qu'aussi l'*n* tosque avait cette « lockere Articulation », qui ne le différenciait pas d'un *r* nasalisé. Les anciennes graphies нр et р̑, ainsi que la prononciation *nr* dans certains mots chez les Moţi et les Istro-roumains peuvent aussi être invoquées à l'appui de cette explication. Mais on peut aussi supposer autre chose. Il se peut que dans certaines régions et chez certains individus l'hésitation trahie

par l'écriture ait correspondu en fait à une hésitation dans la prononciation, à cette époque (XVI-ème et XVII-ème siècles) où le rhotacisme était sur le point d'être remplacé par la prononciation méridionale en *n*. Même dans la langue littéraire qui tend comme de juste à classer avec le plus de précision possible le matériel linguistique et à unifier les différences de prononciation, on peut observer que des incertitudes règnent pendant longtemps sans choquer. Ainsi, des variantes entre *e* et *i* en position atone, qui en français par exemple heurteraient l'oreille, ne passent nullement chez nous pour des « prononciations dialectales »; beaucoup d'entre nous emploient *adică* et *adecă*, *galbin* et *galben*, *sălbatic* et *sălbatec*, sans se rendre compte de l'incertitude de leur prononciation. Une observation attentive des dialectes nous montre que, dans ces derniers, les hésitations sont encore bien plus fréquentes et portent sur des sons beaucoup plus éloignés que *e* et *i*... Il y a à cet égard bien des choses instructives dans les observations faites par M. T. PAPAHAGI dans le pays des Moți (« Grai și suflet », II, 46—50) — connues aussi en partie de M. ROSETTI, (p. 16) — sur le rhotacisme dans sa dernière période d'extinction dans les Monts Apuseni *). De ses observations résulte ce qui suit: 1. Le rhotacisme ne se conserve plus que dans quelques mots, qui n'ont d'ailleurs pas la même extension. 2. Ceux qui l'usitent ne l'emploient qu'entre eux, à coup sûr pour ne pas être raillés par les autres. 3. Dès qu'ils s'en rendent compte, ils remplacent la forme rhotacisée par celle en *n*. C'était peut-être le stade où se trouvaient il y a trois ou quatre siècles les régions du Nord; alors, l'emploi des formes rhotacisées à côté de celles en *n* s'expliquerait avant tout par une inadvertance du copiste trahissant sa prononciation dialectale. Nos textes anciens — copies et originaux — qui emploient indifféremment des formes comme *fi* et *hi* nous présentent là un phénomène tout à fait analogue. Pour ce qui est du rhotacisme dans les mots d'origine étrangère, relevé par FRÂNCU-CANDREA et ALEXICI, il résulte certainement de la prononciation indécise et de l'incertitude dans l'emploi de l'ancienne prononciation, de plus en plus rare et réduite dans la période d'extinction **).

En ce qui concerne la Moldavie, nous avons un indice du rhotacisme, comme l'a montré GIUGLEA (DR. III, 563) dans l'extension de la forme *râlă* au lieu du terme littéraire *rână*: *l* s'explique très probablement par une dissimilation à l'égard de l'*r* précédent dans une forme rhotacisée **râră*. De même pour le mot *firetic* que dans le Dictionnaire de l'Académie nous faisons dériver de *phreneticus*, devenu **frenetic*, puis, dans les régions rhotacisantes, **freretic*, et avec la dissimilation totale du premier *r* et le raprochement de *fire*, *firetic*. En ce qui concerne la Transylvanie, on peut citer deux dénominations: dans la région des *Monts Apuseni*, le premier village qu'on rencontre en venant de Cluj

*) [Voir aussi les contributions fort intéressantes de M. S. POP dans DR. VI, 393 et surtout VII, 181—184, de M. D. ȘANDRU dans le « Bulletin linguistique », II, (1934), 206, et de M. E. PETROVICI dans DR. VIII, 149 sqq].

**) [M. ROSETTI est dans l'erreur (cf. DR. VII, 103) lorsqu'il considère *afină* comme un mot d'origine hongroise (p. 12). On ne peut pas non plus regarder comme des mots étrangers *clătiră* et *slăbiciune*, car tous deux présentent des suffixes d'origine latine (*inare-ionem*), quel que soit le radical auxquels ils aient été joints].

s'appelle *Buru*: on peut reconnaître dans ce nom, de même que dans le nom de famille istro-roumain *Buru*, notre *Bunul*. M. S. DRAGOMIR me signale qu'il a rencontré à Sibiiu un cordonnier venu de Poşaga de sus (district de Turda-Arieş) nommé *Cirebeă* (= *cine bea* «qui boit» comme le hongrois *Boromissza*, *Bornemissza*.

1927, dans *Pe marginea cărților*, I, DR. IV, 1375—1377].

[Voici peut-être une autre preuve indirecte de rhotacisme: dans la région de Braşov il est d'usage, surtout entre enfants, de dire à celui qui éternue: « nasu 'n cur pân la Crăciun » (ton nez dans mon c... jusqu'à Noël) on ajoute ensuite « și pân la Bobotează din cur să nu mai iasă » (jusqu'à l'Épiphanie qu'il n'en sorte pas). M. C. DAICOVICIU me communique que dans le Banat cette plaisanterie prend la forme suivante: « zdur! nas în cur pân' la Crăciun », la réponse étant: « iar al dumitale pân' la Rusale » (et le tien jusqu'à la Pentecôte).

Certes, dans de tels versets populaires l'assonance, souvent fort approximative, est assez habituelle; toutefois, il n'est pas impossible qu'il y ait eu à l'origine une rime véritable, le mot *Crăciun* se prononçant *Crăciur*.

Si cette supposition est juste, le rhotacisme serait une preuve péremptoire que *Crăciun* est chez nous un élément latin.

1934, DR. VII, 186—187].

9. Les cas cités dans les pages précédentes prouvent que **le roumain primitif avait des nuances dialectales.** Leur nombre n'est sans doute pas très grand par rapport aux concordances des quatre dialectes, mais un examen attentif permettrait sans doute d'en augmenter la liste. Avant tout, nous ne devons pas oublier une chose: les documents linguistiques que nous possédons ne remontent pas au-delà du XV-ème siècle. Ils nous ont déjà montré que différents phénomènes, qui aujourd'hui apparaissent en daco-roumain comme généraux ou presque accomplis, n'existaient pas partout à cette époque. Si par hasard les témoignages ne commençaient qu'au XVIII-ème siècle, nous n'aurions aujourd'hui aucune idée des faits suivants: que l'ancien daco-roumain possédait à la 1-ère personne du singulier de l'imparfait des formes sans *m* (§ 4) — que les féminins dont le pluriel est en *i* ne changeaient pas l'*a* en *ă* (§ 5) — que *e* et *i* se maintenaient après *r* (§ 6 — qu'une grande partie du domaine daco-roumain changeait l'*n* intervocalique en *r* (§ 8). Nous serions obligés de dire dans tous ces cas que le daco-roumain coïncide parfaitement avec l'aroumain. Le nombre des différences dialectales que nous pouvons aujourd'hui discerner dans l'ancien daco-roumain diminuerait d'autant. Mais nous pouvons aussi présumer qu'il nous serait possible d'établir d'autres différences analogues, si nous avions des textes aussi anciens appartenant aux autres dialectes, ou si nous possédions des documents daco-roumains du XI-ème ou du XII-ème siècle; il se

peut parfaitement que beaucoup de phénomènes linguistiques aujourd'hui généraux n'aient pas encore conquis le domaine entier lors de la séparation des dialectes. En tous cas, c'est une erreur de principe que de croire que les différences dialectales à l'intérieur d'une langue sont de moins en moins grandes à mesure qu'on remonte dans l'histoire de cette langue: en effet, si le temps fait naître des différences de langage, il en efface aussi d'autres. TIKTIN (« Zeitschrift f. rom. Phil. », XXVIII, 69) admet comme évident que les différences de parler à parler étaient « il y a trois cents ans beaucoup plus réduites » qu'aujourd'hui en daco-roumain: mais cela n'est nullement prouvé ; les anciens textes roumains nous montrent même le contraire. Depuis lors, mainte innovation qui jadis n'était que dialectale a envahi le domaine entier, d'où effacement d'une différence de dialecte à dialecte ; mais le contraire a pu se produire aussi, à savoir qu'une innovation ait disparu. A un certain moment — n'importe quelle langue peut nous fournir des exemples du fait — une innovation surgit quelque part ; elle gagne vite du terrain ; puis, au bout de quelques dizaines ou centaines d'années elle disparaît complètement ou ne persiste plus que par quelques traces insignifiantes. Je n'ai pas besoin d'évoquer ici la prononciation française *Pazis* pour *Paris* (cf. MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, I, § 356, *Hist. Gramm. d. franz. Sprache*, § 263) ; pour rester sur le terrain du roumain, je pense au rhotacisme de l'*n* intervocalique. Au fond, les deux tendances opposées: la tendance à l'innovation et celle au nivellement, reposent sur le même principe: il s'agit dans les deux cas de l'extension graduelle d'une nouvelle prononciation ; cette dernière est sans doute adoptée au début par esprit d'imitation, puis elle gagne des cercles de plus en plus étendus, parce qu'on est obligé d'employer le parler le plus compréhensible pour les autres. Quand le Roumain disait *buru*, il n'avait nullement conscience que cette prononciation fût plus récente que *bunu ;* il apprit plus tard cette dernière forme par le contact avec ses voisins du Sud et réintroduisit dans son parler comme une nouveauté une forme remontant à un stade beaucoup plus ancien de la langue.

Ces considérations nous permettent de supposer que les différences dialectales étaient vraisemblablement beaucoup plus considérables en roumain primitif que nous ne pouvons l'établir. Une question toute différente se pose maintenant: comment devons-nous nous représenter les dialectes de ce roumain primitif?

10. Le premier qui ait émis l'assertion qu'il avait dû y avoir des dialectes en roumain primitif, a été, si je ne me trompe, MIKLOSICH: mais il l'a formulée en la liant à une autre qui n'est pas absolument convaincante, et il en a donné une explication qui ne coïncide pas tout à fait avec l'idée que j'ai énoncée après M. KRETSCHMER au § 3. Mais, comme d'autres chercheurs ont édifié sur la pensée de MIKLOSICH des théories que nous verrons plus loin, il est nécessaire de la discuter de plus près. MIKLOSICH, après avoir traité des résultats des sons vélaires latins devant *e*, *i* et *i̯* en roumain, soutint le point de vue suivant — nous sommes d'ailleurs obligés de lui donner tout à fait raison —: la différence entre les résultats en daco-roumain *(tš, dž)* et en aroumain *(ts, dz)* remonte à l'origine ; c'est-à-dire que les sons du daco-roumain *tš*, *dž* ne viennent point de ceux de l'aroumain *ts*, *dz*, conservés encore aujourd'hui, ni inversement . . .

MIKLOSICH croyait que les ancêtres des Aroumains actuels disaient déjà en roumain primtif *ts*, *dz* et ceux des Daco-roumains *tš*, *dž*; les deux prononciations auraient donc été en germe dès le roumain primitif. « Que le latin vulgaire ne constituât pas une langue homogène, mais au contraire que le latin populaire de Gaule différât plus ou moins de celui d'Italie, et tous deux de la langue parlée dans les pays des Balkans, voilà qui n'a pas besoin d'être démontré; que les Illyriens, qui à mon point de vue ont pris une part essentielle à la formation de la nation roumaine, différassent essentiellement des autres peuples qui avaient adopté le latin, c'est ce qui ne saurait davantage être mis en discussion. Ces différences, qu'il n'est pas possible de constater pour chaque cas, ont amené celles qui séparent le roumain des autres langues romanes. Quant aux différences qui existent actuellement entre le roumain du nord et celui du sud, entre le daco-roumain et l'aroumain, il faut sans doute les faire remonter aux ancêtres des Daco-roumains et des Macédo-roumains actuels ».

Ce que MIKLOSICH considérait autrefois comme évident a besoin d'être prouvé, dans l'état actuel de la science. « La pensée qu'en se latinisant les différents peuples étrangers aient prononcé le latin conformément à leur propre système d'articulation, et que ce soit là l'origine des différences entre les langues romanes, par opposition à l'unité du latin, est assez facile à concevoir. Mais, si on va au fond des choses, on constate bientôt qu'il est presque impossible de prouver cette supposition par des faits . . . Une chose

paraît désormais certaine, c'est que la morphologie latine est restée dans les langues romanes complètement intacte »; en ce qui concerne le système phonétique, les traces des anciennes langues n'apparaissent que comme « des choses accessoires, insignifiantes, rien que l'on puisse déclarer constitutif » (MEYER-LÜBKE, dans Hinnenbeg: *Die Kultur der Gegenwart*, Teil I, Abteilung XI, I, *Die romanischen Literaturen und Sprachen*, Berlin-Leipzig, Teubner, 1909, 457—458).

Il s'agit ici encore d'une question de principe, qui est d'une grande importance pour la reconstitution d'une langue ancienne. Aussi devons-nous nous y arrêter quelque peu. Nous avons d'un côté une supposition a priori qui semble en elle-même très vraisemblable, mais de l'autre les faits, qui la contredisent. Mais précisément de telles suppositions, qui à première vue paraissent avoir la vraisemblance pour elles, sont dangereuses, car elles peuvent amener à des préventions.

Dans les derniers temps c'est surtout M. HIRT *(Die Indogermanen*, I, Strasbourg, 1905) qui a voulu élever l'influence de la population primitive sur la langue conquérante à la hauteur d'un criterium d'appréciation pour les conditions de l'indoeuropéen. Il a même entrepris la tâche de « retrouver les frontières des anciennes langues à l'aide des frontières dialectales existant aujourd'hui » (p. 19). Mais il se trompe lorsqu'il prend comme argument la situation des langues romanes: « De fait, ce principe fondamental est aussi parfaitement admis par les romanistes; il est établi que les grandes différences entre les dialectes romans, en raison desquelles ils apparaissent véritablement comme des langues particulières, proviennent des différences des langues populaires sur lesquelles ils se sont entés » (ibid.). L'opinion des romanistes n'est point si catégorique; cela ressort bien de ce qu'a écrit M. MEYER-LÜBKE dans le livre cité plus haut (p. 461), un an juste avant la publication de l'ouvrage de M. HIRT (p. 470), comme s'il avait prévu cette théorie et voulu lui répondre par avance: « La où les frontières ecclésiastiques, politiques ou naturelles ont constitué une entrave aux communications, des différenciations de langue se sont aussi formées . . . Au Moyen-Age, les frontières ecclésiastiques coïncident souvent avec les limites ethniques ou régionales de l'époque préromaine; la raison essentielle en est que, malgré la romanisation, la conscience d'appartenir à la même antique souche subsistait, et que l'Église a tenu

compte de cet état de choses. Il s'ensuit que les langues et les groupes dialectaux romans coïncident souvent avec les groupes de peuples d'avant la conquête romaine, sans qu'on puisse cependant démontrer une influence linguistique directe. Ainsi s'expliquent d'une part le peu de formations dialectales chez les Roumains nomades, et d'autre part la forte différenciation dans les vallées peu accessibles des Grisons . . . La séparation des parlers du sud-est de la France d'avec ceux du nord semble être en liaison avec la fondation et l'indépendance du Royaume burgonde. L'image bigarrée que nous présente l'« Italia dialettale » correspond à l'extrême variété des conditions linguistiques et politiques avant la période romaine, des conditions politiques du Moyen-Age. Une histoire des langues et des dialectes romans deviendra un jour une histoire des communications, qui pourra compléter et approfondir l'histoire politique et administrative ; elle montrera en effet quelle influence l'union ou la séparation administrative a eue sur la population ».

Que si nous avons des preuves que l'influence des populations primitives sur les langues nouvelles est minime ; que si en outre nous pouvons expliquer autrement la coïncidence des frontières dialectales actuelles avec les anciennes limites ethniques, il ne devra pas être très difficile d'expliquer aussi pourquoi cette influence n'a pas pu être plus grande. Nous n'avons qu'à observer le développement d'un enfant, qui se corrige en grandissant d'une « faute de langage », par exemple de prononcer *l* pour *r*. Quand l'enfant apprend la prononciation correcte *r*, il ne lui arrive pas, au moins dans les cas que j'ai observés, de faire de fausses substitutions. Si par exemple il a dit jusqu'à cinq ans « male », et qu'à partir de cet âge il prononce correctement « mare », il ne lui arrive point de dire aussi « moare » au lieu de « moale ». Pourquoi? Parce qu'il se trouve sous le contrôle de sa famille, et celui-ci a une influence si forte que de telles fautes sont immédiatement corrigées ou ne peuvent même pas se produire . . .

La dénationalisation d'un peuple ne peut avoir lieu que sous l'empire de causes pressantes, d'une énorme influence exercée par un autre peuple. Les conditions de cette dénationalisation ne sont pas partout les mêmes, mais partout l'obligation est aussi forte : on ne perd pas sa langue sans plus, mais l'influence incessante

de la langue conquérante constitue le contrôle permanent nécessaire pour pouvoir apprendre correctement le nouveau langage. Certes, aussi longtemps qu'un peuple n'a pas perdu sa nationalité et qu'il reste bilingue, des générations entières peuvent parler le nouvel idiome avec un accent étranger: mais ces écarts deviennent avec le temps de plus en plus réduits; et quand un peuple renonce à sa langue maternelle, il a perdu aussi sa base d'articulation.

Pour cette raison, il ne convient donc pas de raisonner, ainsi que M. HIRT, comme suit *(op. cit.*, 13): « On peut se rendre compte en gros de la forte influence de la langue maternelle dans la prononciation d'une langue étrangère en entendant des Français ou des Anglais parler allemand. Le caractère étranger de leur prononciation frappe aussitôt l'oreille, et un observateur exercé remarque bientôt que cet accent étranger vient de ce qu'ils gardent une série de particularités de leur langue maternelle. Ainsi, quand il se produit un changement de langue, il doit presque nécessairement se former autant de dialectes nouveaux qu'il y en avait d'anciens ». Le Français ou l'Anglais qui prononce l'allemand avec l'accent de son pays parle de la sorte parce qu'il est resté Français ou Anglais et s'exprime dans une langue *étrangère;* au contraire, les Gaulois, les Ibères romanisés n'étaient plus des Gaulois ni des Ibères, mais des Romains, à partir du moment où ils furent entièrement dénationalisés. On pourrait tout aussi bien soutenir la thèse opposée, en tenant le raisonnement que voici: On peut se rendre compte en gros de la facilité avec laquelle on perd complètement sa base d'articulation originelle, en entendant parler quantité d'Allemands dont la prononciation ne se distingue en rien de celle de leurs compatriotes, quoique ils portent des noms français et aient par conséquent pour ancêtres des émigrants français. J'ai étudié (« Zeitschrift f. rom. Phil. », XXVIII, 612) un cas de dénationalisation qui est en cours aujourd'hui, et que nous pouvons par conséquent bien observer. Il s'agit des Saxons de Transylvanie qui se roumanisent. Les Saxons prononcent très mal le roumain, même s'ils le parlent très couramment, ils ne peuvent pas rendre les sons *ă* et *â*: or, dans un village saxon presque entièrement roumanisé, j'ai causé des heures entières avec un paysan sans observer qu'il n'était pas roumain mais bien saxon, comme il me l'a déclaré; il ne parlait saxon qu'avec sa femme et parlait roumain avec son fils. En effet, il lui était plus

commode de parler roumain, car il possédait parfaitement cette langue et avait acquis la base d'articulation roumaine *.

Revenons, après cette digression, à la question qui nous occupe: il est nécessaire — en ce qui concerne aussi le roumain primitif — de nous débarrasser de cette erreur je dirais presque traditionnelle sur l'évidente nécessité d'une **influence** fondamentale **des éléments autochtones**. Alors que nous ne penchons plus à faire remonter *l'ü* du français à une influence celtique, il serait vraiment étrange de chercher à démontrer sur le roumain l'influence de langues primitives complètement inconnues ou du moins fort obscures.

Mais nous n'avons nullement besoin de recourir à elles: nous savons fort bien en effet **qu'une langue peut** et doit — en dehors de toute influence des circonstances primitives — **tirer d'elle-même des innovations** qui conduisent à des différenciations dialectales. Et, puisque nous n'acceptons point de différence de principe entre langue et langue primitive, nous admettons de prime abord l'existence de nuances dialectales en roumain primitif, existence que nous considérons comme prouvée par les faits cités . . .

*) [Dans une conférence très instructive prononcée à Cluj lors d'un congrès de philologues roumains, M. A. MEILLET a montré que le parler parisien, répandu dans toute la France, est parlé dans chaque ville avec un accent particulier: il n'est pas le même à Lyon qu'à Calais ou à Bordeaux. On observe le même phénomène en Allemagne, où la langue littéraire est parlée tout autrement à Berlin qu'à Münich ou à Hambourg. Il en a sans doute été de même au temps de l'Empire romain: le langage de Rome parlé en Gaule, en Espagne ou en Dacie n'était plus celui de la capitale. Pourquoi se conservent ces nuances locales? D'abord, il est difficile de se rendre compte de la mesure dans laquelle on parvient à imiter le modèle qu'on copie; en outre et surtout, on n'est pas sous un contrôle constant, on ne craint pas le ridicule. Un Français de Lyon qui vit à Paris longtemps est capable d'assimiler parfaitement le langage du milieu dans lequel il séjourne; à Lyon, il ne saurait parler de même le langage parisien, car autour de lui il entend parler des Lyonnais qui tous, comme lui-même, imitent plus ou moins exactement le parler de la capitale. Les choses se présentent tout autrement lorsqu'un groupe ethnique perd complètement sa nationalité; il adopte alors complètement la langue d'un milieu nouveau, où il a l'occasion de se débarrasser des particularités de prononciation qui le signalent comme étranger. Il est naturel qu'un homme qui a perdu sa nationalité rejette toutes les particularités de sa langue maternelle; en parlant en perfection la langue nouvelle il évite de trahir une origine qu'il renie. Les quelques restes — peu nombreux — de la langue ancestrale sont une sorte d'inadvertance.
1927. DR. IV, 1376. 41].

Note. Ce n'est sans doute point hasarder trop que de poser le principe suivant: moins deux langues sont apparentées, moins sont notables les restes qui passent de la langue autochtone à la langue nouvelle. Ainsi s'explique par exemple qu'on ne puisse pour ainsi dire pas discerner d'éléments vénètes ou ligures dans les parlers du nord de l'Italie, alors que, dans ceux du centre ou du sud, il est possible de reconnaître dans le système phonétique des influences osques et ombriennes (cf. MEYER-LÜBKE, *op. cit.*, 457). La situation est analogue en roumain. Les Transylvains immigrés dans l'ancien Royaume gardent longtemps leur prononciation, en particulier leur rythme plus lent, et, s'ils sont d'une région où l'on mouille les dentales, leur *t'*, *d'* etc. En revanche, les Bulgares assimilent vite et parfaitement le valaque, parce que le bulgare est une langue étrangère: « Les Bulgares de l'ancienne Valachie . . . ne se font pas reconnaître en parlant par des traits phonétiques particuliers; de même les nombreux Bulgares récemment établis en Valachie parlent le roumain si parfaitement qu'on ne peut les distinguer des Roumains à leur prononciation; en revanche, les Roumains de Transylvanie, même s'ils habitent en Valachie depuis des dizaines d'années, se reconnaissent immédiatement ». (WEIGAND, *Linguist. Atlas.* Introduction, 17). La raison de ce fait est sans doute qu'un compatriote se fait comprendre, même s'il parle avec une nuance dialectale; il n'est donc point contraint d'abandonner sa prononciation. D'ailleurs, il est difficile de prendre conscience qu'on parle d'une manière dialectale, tant qu'on n'attire pas votre attention là-dessus; je le sais par mon expérience personnelle: j'ai beaucoup de mal à me corriger, en parlant roumain, de ma prononciation et de mes expressions de Transylvain. Je pourrais donc citer à l'appui de mes observations ce que M. HIRT (*op. cit.*, I, 18) apporte à l'appui de sa thèse: « Cela devient parfaitement clair à la lumière du haut-allemand écrit. Sans aucun doute, c'est là, pour la grande masse des Allemands . . . . . une langue qu'ils doivent apprendre; dans l'écriture, elle apparaît dans l'ensemble comme unitaire, malgré quelques écarts. Mais, dès qu'elle est parlée, on voit tout de suite l'origine de celui qui parle. Le Souabe, le Bavarois, le Saxon, le Prussien présentent des différences de prononciation, parce qu'ils ont conservé la base d'articulation et l'accent de leur propre dialecte ».

Mais, si l'influence de la langue autochtone sur la nouvelle n'est pas démontrée, ce n'est pas une raison pour affirmer que le mélange de deux ou plusieurs populations ne puisse pas avoir d'influence sur le développement ultérieur d'une langue. Ici, on peut donner raison à M. HIRT lorsqu'il écrit (*op. cit.*, 20): « Il n'est point nécessaire de montrer dans la nouvelle langue des caractères particuliers de l'ancienne: du mélange de deux éléments il peut en sortir un nouveau tout à fait différent des deux premiers. Ainsi, le chlore et le sodium forment un sel qui n'a les propriétés ni de l'un ni de l'autre ». Il est certain que la plupart des langues romanes et en particulier le roumain ont subi une évolution plus profonde dans les premiers siècles du Moyen-Age que dans les mille ans qui ont suivi. On n'a pas encore donné l'explication de ce fait; il faut sans doute l'attribuer en partie au mélange ethnique qui a bouleversé tout l'être, et par conséquent la langue des jeunes peuples. Mais d'autres facteurs ont eu aussi un rôle important. Une circonstance a dû en particulier jouer: l'émancipation de la langue parlée commune du joug du latin. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'influence du latin, parlé par quantité de gens dans

l'Empire et dominant dans l'administration et l'école, était si prépondérante qu'elle entravait complètement l'évolution naturelle de la langue. Ainsi s'explique en grande partie que la langue de l'Empire, du I-er au III-ème siècle, n'ait relativement pas présenté de dialectes. Des formes locales étaient latinisées, et cela allait si loin qu'on dit aujourd'hui par exemple en Sardaigne *astula*, forme qui ne peut guère être expliquée qu'en admettant que le développement *assula* > **ass'la* > **ascla* a été refait, sur le modèle latin *veclus* = *vetulus*, en **astula*. Dans la plupart des cas, le latin, c'est-à-dire la langue « élégante » était identique à la langue de la cité toute-puissante: Rome. Un seul exemple le montrera. Grâce aux belles déductions de M. MEYER-LÜBKE dans le *Grundriss*, I², 465—466, nous savons ce qui est advenu du latin *au*. La prononciation *o* était dialectale; des environs de Rome, elle s'est répandue dans la capitale pour quelques mots, tels que *oricla* et *coliclu* — les formes diminutives sont déjà caractéristiques — qui sont entrés par l'intermédiaire de nourrices et de cuisinières provinciales dans la chambre des enfants et la cuisine; de là, ils ont pénétré dans la langue des mères et des ménagères, puis dans la langue de la conversation. Maintenant, tous les mots romans pour dire ‚oreille' remontent à *oricla*, et non à *auris*, parce que partout en province on a considéré comme « élégante » cette expression venue de Rome; *caulis* est conservé dans une partie de la Romania, mais en Italie et en Dacie c'est le mot romain *coliclu* qui l'a emporté. Mais, peu après le III-ème siècle, le niveau général de culture baissa, et les événements politiques brisèrent non seulement la puissance de Rome mais encore celle de la langue classique. Une réaction suivit, et la langue de la grande masse, si longtemps tenue dans les chaînes, semble, par une sorte de revanche sur sa longue servitude, avoir évolué dans une pleine liberté: tous les germes de développement éclatèrent alors avec puissance, et la conséquence en fut la profonde transformation qui différencia les langues romanes de la langue romaine.

Il est à peine nécessaire de dire ici que les notions de « langue » et de « peuple » ou même de « race » ne doivent point être confondues (cf. là-dessus M. HIRT, *op. cit.*, I, 6 ssq): le peuple juif, avec ses langues différentes, en est la meilleure preuve. Si la langue primitive est presque sans importance pour la langue d'adoption chez un peuple dénationalisé, en revanche, au point de vue ethnique et anthropologique, la population primitive joue un rôle décisif dans le caractère d'un peuple à sang mêlé.

11. La doctrine de MIKLOSICH sur l'existence évidente de dialectes en ancien roumain, explicable par les différences existant entre les populations primitives latinisées, a été adoptée par ONCIUL comme un fait acquis indubitable; il en fait un des piliers essentiels de son ingénieuse théorie (*Teoria lui Roesler. Studii asupra stăruinții Românilor în Dacia Traiană de A. D. Xenopol.* « Convorbiri literare », XIX, 60 sqq., 174 sqq., 255 sqq., 327 sqq., 424 sqq., 589 sqq.).

ONCIUL, s'appuyant sur des arguments historiques, a émis l'affirmation, dans son traité digne de servir de modèle, qu'il

a toujours existé en Dacie, depuis la colonisation de Trajan, une population romane ; selon lui il est impossible d'expliquer les Daco-roumains actuels seulement par l'immigration de Roumains de Macédoine à la fin du Moyen-Age [1]).

D'ailleurs, il n'exclut pas non plus la péninsule des Balkans et croit que le peuple roumain s'est formé et en Dacie et dans la péninsule des Balkans. Il a lancé le premier l'idée que le Danube, dans la période roumaine primitive, ne constituait pas plus qu'aujourd'hui un obstacle à d'actives communications de la population romane ou plutôt roumaine des deux côtés du fleuve [2]). Pour ONCIUL, on doit chercher le « berceau » du peuple roumain dans la région — qu'il faut prendre comme une unité territoriale — constituée sur la rive gauche du Danube par le Banat actuel, l'ouest de la Transylvanie et la petite Valachie, sur la rive droite par les contrées situées en face, la Bulgarie occidentale et la Serbie: c'est-à-dire dans la région qui, comme cela

---

[1]) J'évite à dessein dans ce travail d'entrer dans la partie historique du problème. Cependant, comme il est difficile de la détacher complètement, je vais citer dans cette note les conclusions d'ONCIUL telles qu'il les a condensées dans un travail plus récent (au mot « Românii » dans l'« Enciclopedia română », III, et, dans un tirage à part, sous le titre *Românii în Dacia Traiană*, 1902, Bucarest, Socec): « un peuple immigré peu à peu et sans être observé, qui occupe précisément la contrée possédée par ses ancêtres mille ans auparavant ; qui, aussitôt après son arrivée, est reconnu par ses voisins comme établi de longue date, bien mieux comme le plus ancien de tous les peuples habitant là ; qui, à peine établi, absorbe des populations non dénationalisées et constituées en États, pour s'élever soudain à un rôle politique et social important: un tel peuple miraculeux est inconnu à l'histoire et inconcevable pour notre esprit ». (*Enciclopedia română*, III, 801—802). Je renvoie de nouveau le lecteur à l'ouvrage cité de M. IORGA, où les preuves de la « continuité » sont traitées en détail.

[2]) « Le développement unitaire du daco-roumain et de l'aroumain s'explique par l'unité territoriale au temps de la formation de la langue roumaine *sur les deux rives du Danube*, où l'élément roman d'Orient est resté assez longtemps unitaire. Le fleuve n'a pas pu empêcher la langue romane de cette région de suivre un développement homogène pour l'essentiel, et les communications entre les deux rives n'ont pas cessé d'exister après l'abandon de la Dacie par Aurélien. Depuis la conquête des régions danubiennes par les Romains, conquête qui a posé les bases du peuple roumain aussi bien dans la péninsule des Balkans que dans la Dacie trajane, jusqu'à la division de ce peuple par l'invasion slavo-bulgare, il s'est écoulé largement assez de temps pour que la langue pût prendre son développement essentiel ». « Convorbiri literare », XIX, 591.

est prouvé, a été le plus fortement latinisée. En même temps, il admet qu'il y a eu assez souvent des migrations considérables de Roumains du sud du Danube vers les régions situées au nord du fleuve ; il s'explique ainsi le nombre décroissant des Roumains du Sud et la masse croissante des Roumains du Nord. Pour soutenir cette théorie des migrations, il fournit, à côté de données historiques, un argument d'ordre linguistique, à savoir la répartition des palatales supplantant les labiales en roumain, dont nous avons parlé plus haut.

Déjà MIKLOSICH *(op. cit.*, 49) avait démontré qu'il se trouve au nord du Danube des dialectes qui concordent avec la langue des Macédo-roumains. Mais, comme il situait le « berceau » des Roumains dans la péninsule des Balkans, « sur la côte orientale de la mer adriatique où habitaient les braves Illyriens et où aujourd'hui leurs turbulents descendants attirent de temps en temps sur eux l'attention du monde [1]) », il cherchait à expliquer le fait comme suit: « l'ordre I (daco-roumain) et l'ordre II (macédo-roumain) se sont constitués au sud du Danube, et des branches des deux ordres ont pris la route de la rive gauche du Danube » *(op. cit)*.

De même ONCIUL, qui cite à l'appui de sa théorie le fait linguistique suivant: le passage des labiales aux palatales serait un phénomène spécifiquement aroumain et se serait déjà formé en roumain primitif. Ce phénomène aurait été introduit aussi en daco-roumain par les migrations d'Aroumains en Dacie.

Au premier coup d'œil, cette hypothèse paraît lumineuse ; mais elle résiste difficilement à la critique.

Tout d'abord, nous ne savons pas si une pareille importation d'un phénomène linguistique est possible. On se demande à bon droit si les Aroumains n'auraient pas plutôt perdu cette prononciation à eux ; mais, consentons à étendre à plusieurs générations l'observation développée dans la note du paragraphe précédent, à savoir que des immigrants de même nationalité que leurs hôtes conservent longtemps leurs particularités dialectales ; une question n'en continue pas moins à se poser: comment ont-ils pu transmettre cette prononciation à la population daco-roumaine?

---

[1]) « Albanais et Roumains sont inséparablement liés. Ces derniers sont des Illyriens essentiellement latinisés ; les autres sont des Illyriens qui se sont dérobés à une complète latinisation ».

Tout récemment M. MEYER-LÜBKE a tenté de tirer de l'examen du français au Canada (« Germanisch-romanische Monatsschrift », I, 133 sqq.) quelques règles d'une portée générale, qui éclairent les conditions des langues émigrées et de celles en particulier qui ont subi de nouvelles immigrations. Au dernier point de vue, il a fait l'observation suivante: « quand les nouveaux venus apportent un type quelque peu différent, ils réduisent ce type à celui qui existait déjà et maintiennent en même temps par là ce dernier » (p. 139).

Si la théorie de ONCIUL était exacte, les faits n'auraient probablement pu se passer autrement pour le roumain que pour le français canadien. Les Aroumains auraient probablement au bout de quelque temps, dans l'intérieur du domaine daco-roumain, réduit leurs palatales à des labiales; il n'est pas probable qu'ils eussent pu amener une scission du daco-roumain.

ONCIUL paraît à cet égard être d'avis que la généralisation d'un tel phénomène linguistique apporté par des immigrants dépend de la proportion numérique entre ces derniers et les habitants. Dans une nouvelle édition (*Enciclopedia română*, III, 802), il assigne pour date à cette immigration le IX-ème siècle; il estime que les Aroumains n'ont pu conserver leurs palatales que dans la région orientale du domaine daco-roumain, de population clairsemée; ils auraient dû au contraire les abandonner dans le Banat, la petite Valachie et la Transylvanie occidentale (cf. § 7), où les anciens colons formaient une masse compacte parlant le dialecte daco-roumain.

Mais outre la palatalisation des labiales il y a, comme nous l'avons vu, d'autres phénomènes linguistiques qui sont généralisés en aroumain et n'apparaissent que dialectalement en daco-roumain. Au même titre on pourrait considérer ces innovations comme aroumaines; on s'attendrait donc à les rencontrer là où, sur le territoire daco-roumain, on trouve les palatales, puisqu'elles auraient dû être apportées par des émigrants aroumains. Mais que constatons-nous au contraire? on dit *ťân* là où on dit *bine*; le Banat est la patrie de *bine* et de *aud* etc.

Mais un seul fait est plus convaincant que ces considérations théoriques: la région même que ONCIUL (« Convorbiri literare », XIX, 438) désigne comme la patrie primitive des Aroumains (à côté du Danube et de la Save, en unité territoriale avec l'Italie et la Dacie trajane) possédait des labiales pures; on peut le prouver.

Sans doute, il n'y a plus là de Roumains aujourd'hui: mais leur ancienne présence est attestée par certains noms de lieux. Or, tous ces noms de lieux, qui s'étendent vers l'ouest à partir de la Bulgarie occidentale à travers la Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine, *ignorent* la palatalisation des labiales. WEIGAND (*Rumänen und Aromunen in Bulgarien*, 40 sqq.) cite une série de noms de lieux de la Bulgarie, parmi lesquels: *Picior* (village près de Teteven), *Petrus* (probablement *petros* «pierreux», montagne au Nord de Dupnica), et le collectif *Petrina*, dérivé sans doute aussi de «piatră», près de Glogovica, dans le voisinage de Sofia. En Serbie et dans l'Herzégovine, nous trouvons le nom de montagne *Miel* et *Durmitor*, qui rendant encore un son tout à fait roumain. Si le passage de $p > k'$, $m > \acute{n}$ avait sa source dans ces régions, ces mots n'auraient pu devenir dans la bouche des Slaves que *k'itšor*, *k'etros*, *ńel*, *durńitor*.

Note. La théorie de ONCIUL a été reprise plus tard par M. O. DENSUSIANU dans son *Histoire de la langue roumaine*, avec quelques changements accessoires. Il croit de même que la langue roumaine s'est développée aussi bien dans la péninsule des Balkans que dans la Dacie trajane; mais il n'incline pas à donner à l'élément romain conservé en Dacie l'importance prépondérante que lui attribue ONCIUL dans la formation de la nationalité roumaine (p. 328). Il est beaucoup plus d'avis que le «berceau» du peuple roumain doit être situé plus à l'ouest, et, d'accord avec MIKLOSICH, il le «pousse vers la Dalmatie» (p. 293) «au centre du monde illyrien, là où ont vécu les ancêtres des Albanais» (p. 294). Ces «*Roumains primitifs*» qu'il appelle Macédo-roumains (p. 320, 357, etc.) auraient introduit par leurs immigrations dans le domaine daco-roumain, à côté de mots d'emprunt albanais dont il sera parlé plus loin, les particularités de leur langage, avant tout la palatalisation des labiales. M. DENSUSIANU ne faisant en somme que répéter ce qu'avait dit ONCIUL, les objections précédentes valent pour l'un comme pour l'autre. M. DENSUSIANU n'apporte point de preuve que la palatalisation ait jadis existé de fait dans la contrée qu'il considère comme le berceau de la langue roumaine; le nom du mont *Durmitor* qui domine justement cette région plaide de façon décisive pour la conservation des labiales. Il s'efforce cependant de montrer d'autres macédo-roumanismes en daco-roumain. Mais les exemples qu'il cite comme tels ne sont pas de nature à convaincre. Si l'on veut démontrer des concordances entre deux parlers, il ne faut pas les présenter sans examen critique, car leur nombre compte moins que leur force de démonstration. Comment attacher une grande importance au fait qu'en aroumain et chez les Moţi de Transylvanie une 1-ère personne du singulier *esc*(*u*) a été refaite sur la 2-ème *eşti* (d'après *creşti*: *cresc*(*u*) etc.)? On aurait tout aussi bien le droit d'admettre une parenté plus étroite entre l'aroumain et l'istro-roumain, puisque une pareille forme se rencontre aussi à Berdo («Jahresbericht», IX, 5). De même, des singuliers analogiques tels que *berbec*, *pântec*, *şoarec*, *purec*, peuvent surgir partout; de fait, on en rencontre dans presque tout le territoire daco-roumain. Partout aussi les quelques verbes de

la 3-ème conjugaison peuvent subir au pluriel un déplacement d'accent à la I-ère et III-ème personne, sous l'influence des autres verbes; *făcém*, etc. ne sont pas du tout particuliers à l'aroumain et au dialecte du Banat; ils sont fort ordinaires en Bucovine, et il suffit de lire les poésies de Iancu Văcărescu pour se convaincre qu'ils sont usités aussi dans la grande Valachie. De même les frontières des participes *făcută*, *văzută* etc. dans les formes composées dépassent de beaucoup le Banat: j'ai entendu ces formes à Bran, en Transylvanie, et JIPESCU les atteste pour Vălenii-de-Munte, en Valachie. L'insertion d'un *c* entre *s* et *l* destinée à faciliter la prononciation s'étend bien en dehors du Banat: cela ressort de l'Atlas linguistique de WEIGAND (carte 16); le phénomène apparaît dans des îlots, ce qui indique bien que nous n'avons pas affaire à un changement phonologique accompli dans l'intérieur d'une région, mais bien à un allègement de difficulté dans l'articulation, qui peut se produire partout. De même, la forme *căcé* = căci se rencontre à Brașov et était d'un usage général en ancien roumain; même remarque pour le sens « aller souvent » du verbe *urdina*. Le sens « vague d'eau bouillonnante » du mot *undă* existe aussi bien en Moldavie que dans le Banat etc. Il est notable que DENSUSIANU apporte en faveur d'une parenté particulièrement proche entre l'aroumain et le parler du Banat surtout de pareils exemples dont WEIGAND a dit expressément et avec raison qu'ils ne possèdent aucune valeur de preuve concernant une corrélation intime entre ces deux parlers. On est d'ailleurs frappé par une étrange contradiction de M. DENSUSIANU. Il admet — avec ONCIUL — que les Aroumains n'ont pas pu garder les palatales supplantant les labiales dans le Banat, l'ouest de la Transylvanie et la petite Valachie, parce que: « c'est précisément dans cette région du nord du Danube que la romanisation fut la plus intense » (314). Comment se fait-il donc que justement cette région, qui s'oppose à l'introduction des palatales, conserve les prétendus macédo-roumanismes qu'il énumère, p. 329—330?

12. Comme la répartition des labiales en roumain, le rhotacisme à servi à édifier des théories différentes. Il est instructif de les passer rapidement en vue, car cela nous montre comment un seul et même fait peut être employé à défendre des points de vue opposés. Rappelons d'abord que le rhotacisme se présente dans le dialecte tosque de l'albanais dans les mêmes conditions qu'en roumain; l'autre dialecte, le guègue, ne connaît que la première phase de cette évolution, c'est-à-dire la nasalisation des voyelles. Cette concordance a poussé certains érudits à admettre que les Roumains ont habité jadis dans le voisinage immédiat des Albanais. Nous savons déjà que MIKLOSICH et après lui M. DENSUSIANU défendent ce point de vue. De même, M. SANDFELD-JENSEN par exemple considère comme « une impossibilité la formation de la langue roumaine dans l'ancienne Dacie »; il la place au sud du Danube (« Jahresbericht », IX, 125) et compte le rhotacisme parmi les concordances albano-roumaines (*Grundriss* de GRÖBER, I^2, 527).

HASDEU *(Cuvinte din bătrâni*, II, 16—18), champion de la continuité des Roumains en Dacie, ne croit pas que la patrie primitive des Roumains doive être en raison de cette concordance placée dans le voisinage de l'Albanie ; il explique plus volontiers le fait par un substrat identique pour les deux langues. Comme nous l'avons dit plus haut, nous ne pouvons pas croire à une pareille influence du substrat.

WEIGAND, qui s'est à mainte reprise affirmé partisan de la théorie qui situe la formation du peuple roumain au sud du Danube (cf. « Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte d. rom. Phil. », 1904, I, 99) a écrit à propos du rhotacisme les lignes que voici: « Il est vraisemblable qu'à aucun moment, dans aucune contrée, le rhotacisme n'avait pénétré d'une façon générale ; c'était sans doute une tendance introduite par un élément étranger, probablement des Tosques immigrés en même temps que les Roumains, Tosques à qui remonte maint autre phénomène du plus ancien roumain ; cette tendance n'a pas pu trouver un terrain propice parmi les Roumains ; elle n'a pénétré que dans un domaine restreint, pour reculer ensuite ».

Enfin, M. PROCOPOVICI nie tout lien entre le rhotacisme*) roumain et albanais ; il voit dans le passage de *-n-* > *-r-* une preuve de la continuité des Roumains en Dacie. Il constate que tant la nasalisation des voyelles que le rhotacisme sont des phénomènes éminemment daco-roumains et istro-roumains. Si les Daco-roumains et les Istro-roumains avaient émigré de la péninsule des Balkans dans leur habitat actuel, ils auraient dû apporter de là ces deux phénomènes. Mais il n'y en a aucune trace parmi les Roumains qui aujourd'hui encore vivent dans la péninsule des Balkans. Il serait vraiment extraordinaire qu'une contrée qui a engendré un phénomène l'eût perdu plus tard sans en garder aucun reste, et que cette innovation se fût développée dans une autre région, où n'existaient sans doute pas les conditions qui l'avaient fait naître.

Si persuasive que soit l'argumentation de M. PROCOPOVICI, il n'est pas possible de nier carrément, sans aucune démonstration, toute parenté entre le rhotacisme du roumain et celui de l'albanais. Même si nous n'avions aucune autre concordance entre les deux

*) [De même M. AL. ROSETTI, *Étude sur le rhotacisme*, 54, en opposition avec M. P. SKOK dans « Archiv » de M. Barić, II (1924), 326—340, et M. N. JOKL dans « Indogerm. Forschungen », 44, 50].

langues, nous ne pourrions pas songer à un hasard, car les conditions dans lesquelles le rhotacisme a surgi sont les mêmes dans les deux langues: il n'apparaît en albanais que dans les mots héréditaires et les mots d'emprunt latins (cf. le *Grundriss* de GRÖBER, I², 1042), et seulement quand il s'agit de *n* simple (tosque *zëri* « la voix » vis-à-vis du guègue *zâni*; tosque *gjuri* « le genou »: guègue *gjûni*; tosque *gjilpërë* « aiguille »: guègue *gjylpân*) et non de *nn* (tosque *nënë* « mère »: guègue *nân*; cf. grec *νάννη*; tosque *punë* « travail »: guègue *pûn* < *spudna* etc., cf. PEKMEZI, *Grammatik der albanesischen Sprache*, 16 et 23) [1]. Le rhotacisme est dans les deux langues plus récent que le passage de *an* > *ân* et que le christianisme: *christianus* > tosque *kështërë* (guègue *gërshten*). Mais nous savons bien au contraire qu'il y a eu entre ces deux peuples des relations très proches et très anciennes. C'est même là l'argument principal de ceux qui placent le « berceau » des Roumains au sud du Danube, si possible dans le voisinage immédiat des Albanais (cf. SANDFELD-JENSEN, dans le *Grundriss* de GRÖBER, I², 528).

Un fait doit pourtant paraître étrange même à ceux qui sont partisans de cette dernière opinion: parmi les Albanais, ce sont précisément les Tosques, c'est-à-dire ceux qui habitent au sud, qui présentent le rhotacisme; en revanche, les Guègues, situés au nord de l'Albanie actuelle, l'ignorent aujourd'hui comme ils l'ont toujours ignoré. La frontière entre le tosque et le guègue est constituée par le fleuve Škump. Or, ce sont les dialectes roumains du nord, le daco-roumain et l'istro-roumain [2]) qui ont le rhotacisme; il n'existe pas, et il n'a sans doute jamais existé dans les deux

---

[1]) Cette concordance est si frappante qu'on peut inverser la chose et dire que le premier *n* dans le roumain *mănânc* « je mange » ne peut pas remonter à *nd* de *manduco*, parce qu'on trouve le rhotacisme en vieux daco-roumain (*mărânc*) et en istro-roumain (*mărănk*). Aussi crois-je exacte mon explication de ce mot (*Etym. Wörterbuch d. rum. Sprache*, I, No. 1022) « *mânca* est sans doute pour **mândca* < *manducare*, et *mănânc* a probablement apparu d'abord dans la chambre des enfants (cf. *păpa*) issu, de *mânc*, avec redoublement de la I-ère sylabe: *mămânc*, puis *mănânc* avec dissimilation par rapport a l'*m* précédent, ou assimilation avec l'*n* suivant ». Dans les deux langues, la chute de la voyelle finale a précédé dans certains cas le rhotacisme. Ainsi, en istro-roumain nous avons l'article indéfini *un* à côté du nom de nombre *uru*, et, en albanais, le maintien de l'*n* dans *qën* < *canis* semble avoir une base analogique. (Cf. « Zeitschrift f. rom. Phil », XXIX, 632).

[2]) Les Albanais de l'ancienne Autriche étaient tous des Guègues.

branches du sud, l'aroumain et le mégléno-roumain. Si on regarde la carte, un fait remarquable saute aux yeux: la région que MIKLOSICH et M. DENSUSIANU désignent comme la patrie primitive des Roumains se trouve en plein pays guègue. On veut donc, principalement en raison de leur rhotacisme, que les Daco-roumains aient habité justement dans la région de l'Albanie où l'absence du rhotacisme est un des traits caractéristiques de la langue.

Il en est des autres **concordances albano-roumaines** à peu près comme du rhotacisme. Si on considère par exemple celles que M. DENSUSIANU *(op. cit.*, 294 sqq. et 349 sqq.) a extraites du dictionnaire étymologique de G. MEYER, on ne peut que s'étonner qu'il arrive (pp. 356—357) aux conclusions suivantes: « La présence d'un nombre relativement assez grand d'éléments albanais en daco-roumain s'explique par cette émigration d'un élément roumain du sud au nord du Danube que nous avons constatée au chapitre précédent. *C'est des Macédo-roumains établis dans la région des Carpathes que les Daco-roumains ont reçu les formes albanaises que nous venons d'étudier* ».

On s'attendrait, pour recevoir une corroboration de cette déclaration catégorique, à ce que les mots cités qui sont empruntés à l'albanais fussent acclimatés dans l'aroumain lui-même. Mais la plupart, au contraire, lui sont inconnus, comme le rhotacisme. Ainsi: alb. *vallë* (G. MEYER, *Etym. Wörterb.*, 462) > dacor. *vare-* (*-care* etc., aroum. pour ce mot: *nuşciu care* ou simplement *un);* alb. *akë (ibid.*, 6): dacor. *acă-* (*-tare*); alb. *mugull (ibid.*, 288) > dacor. *mugur* (aroum. *bubuk'e);* alb. *përrua (ibid.*, 335; le mot n'est certainement pas d'origine romane) > dacor. *pârâu* (aroum. *arâuşor*, *trap*, *vale*); alb. *gat (ibid.*, 121) > dacor. *gata* (aroum. *étimu*, *étmu*, *hazâr*, *hazâre);* alb. *gjysh (ibid.*, 143) > dacor. *ghiuj* (aroum. *mbogru)*; alb. *magar (ibid.*, 253): dacor. *măgar* (aroum. *gumar*, *γumar*, *tar);* alb. *shrep (ibid.*, 137) > dacor. *strepede* (aroum. *yermu di caş);* alb. *qafë (ibid.*, 219) > dacor. *ceafă* (aroum. *nucă*, *zvercă*, *mădular);* alb. *bunk (ibid.*, 54) > dacor. *bunget* (aroum. *arburet*, *arburame);* alb. *glimp (ibid.*, 140) > *ghimp(e)* (aroum. *sk'in);* alb. *gëresë (ibid.*, 130) > dacor. *gresie* (aroum. *k'atră*, *miracune)*. On pourrait y ajouter: alb. *bollë (ibid.*, 4. La dérivation de *belua* est à rejeter, à cause de *o > e;* cf. *Grundriss*, I², 1040), cf. dacor. *balaur* (aroum. *lamñe);* alb. *kurthë (ibid.*, 216; le mot n'est certainement pas turc): dacor. *cursă* (aroum. *bată*, *princă*, *prayidă*, *alaţŭ);* alb. *vjedhullë (ibid.*,

474) > dacor. *viezure*; alb. *dhallë (ibid.*, 83) > dacor. *zară* (l'aroum. *dală* est un emprunt récent de l'albanais); alb. *hamës* > dacor. *hămesit* (« Convorbiri literare », XXXVIII, 464), etc. Peut-être faut-il considérer *mar*, dans l'expression *atâta mar de ani* « tant d'années » comme emprunté à l'albanais *mall* « abondance, profusion », d'où aussi, mais seulement plus tard, l'aroumain *mal* « richesse ». La corrélation entre l'albanais *thërrimë* et le dacoroumain *fărâmă* est aussi ancienne, tandis que l'aroumain *sărmă* est un emprunt récent à l'albanais. F rmi ces mots, *pârâu* est particulièrement intéressant, car il présente le même développement que *grâu*, *frâu*, etc. (« le second *ă* s'explique par l'*n* de l'original albanais », G. MEYER, *op. cit.*, 335); il subit donc un traitement spécifiquement daco-roumain et istro-roumain. L'albanais possède en outre en commun avec ce domaine linguistique — contrairement à l'aroumain — l'extension des présents en *i̯* dans des verbes sans *i̯* à l'origine: ainsi dacor., istror. *spuie* (cf. aroum. *dipună)* comme l'alb. *qinj* etc. (cf. *Grundriss*, I², 1056). Les mots roumains *sum-ed-enie* et *mânzat* sont également frappants par leur formation; ils n'existent pas en aroumain et viennent directement de l'alb. *shumëtë (ibid.*, 419) et *m(ë)zat (ibid.*, 276). D'autre part, l'albanais partage avec le daco-roumain — mais non avec l'aroumain — maintes particularités syntaxiques et phraséologiques, signalées par M. SANDFELD-JENSEN dans *Grundriss*, I², 527—529 et moi-même dans « Convorbiri literare », XXXVIII, 461 sqq. XXXIX, 56 sqq.; ainsi: *ca(și)când* (alb. *sikur;* pour cette expression aroum.: *ca și cum)* « comme si »; *toată casă* (alb. *gjitë shtëpia;* aroum. *caϑe casă* ou *iți casă)* « chaque maison »; *un frate al mieu* (alb. *nje vëllanë t-im*, aroum. *un frate di a ñei)* « un frère à moi »; *ai palatului* (alb. *të pallatit*, aroum. *oaminl'i dit pălate)* « les gens du palais »; *iau de nevastă* « je prends pour femme », *l-a lovit de moarte* « il l'a frappé à mort », *gata de nuntă* « prêt pour la noce » (cf. alb. *mar për grua*, *e goditi për ngordëjë*, *gati për martesë*; en revanche en aroumain pour le premier cas: *l'au nveastă;* pour les deux autres: *lu-agudi ti moarte*, *etim ti nuntă);* *rău* dans le sens de beaucoup (alb. *keq)* n'există pas en aroumain; il ignore de même la liaison de la négation avec le gérondif *(șcindalui*, mais *fără să șcie)*, si fréquente en daco-roumain *(neștiind)* et en albanais *(panjohur);* il ignore encore l'intercalation, si curieuse, du pronom entre le radical verbal et la désinence, que le daco-roumain *(duce-vă-ți)* et l'albanais *(limni* < *li-më-ni*

au lieu de *lini-më* «laissez-moi») ont en commun. L'albanais *shale* «cuisse», qui est emprunté au roumain *șale* «reins» (pluriel de *șa* «selle») offre un sens inconnu à l'aroumain etc. [1])

Si on ne veut pas accorder un trop grand rôle au hasard, il est impossible d'admettre tout bonnement que les Aroumains aient reperdu au cours des temps ces mots d'emprunt et ces influences de l'albanais; cela d'autant moins qu'ils habitent dans le voisinage immédiat des Albanais et que ceux-ci exercent encore sur leur langue une influence. On ne peut que rejeter l'hypothèse selon laquelle l'ensemble des mots d'emprunt albanais auraient été transmis aux Daco-roumains par des immigrants aroumains.

Il me semble d'ailleurs qu'il y a une faute de méthode dans le raisonnement suivant: les Roumains ont une série de mots empruntés à l'albanais; donc, leur patrie primitive se trouvait au sud du Danube près de l'Albanie. Nous ne savons ni ce que sont les Albanais, ni où ils ont vécu pendant le haut Moyen-Age. Il ne convient donc point de placer la patrie primitive des Roumains à l'ouest de la péninsule des Balkans pour le motif qu'ils présentent dans leur langue des traits communs avec l'albanais et que les Albanais habitent *aujourd'hui* dans ces régions. On pourrait tout aussi bien retourner la chose et dire: les Albanais ont certainement dû s'étendre beaucoup plus loin vers le nord-est, puisqu'ils présentent en commun avec le roumain des phénomènes linguistiques qui, en roumain même, sont attestés comme norddanubiens...

13. La solution de la «question des Roumains» appartient à l'histoire. La linguistique peut offrir à l'historien un matériel précieux; mais elle ne doit point prétendre résoudre le problème à elle seule. La véritable méthode de recherche me paraît donc devoir être la suivante: l'historien doit tout d'abord entreprendre par ses propres moyens la reconstitution de la période roumaine ancienne; le linguiste aura à contrôler, et si possible à compléter celle-ci avec ses matériaux. En tout cas, l'histoire et la linguistique doivent avancer parallèlement et se compléter réciproquement.

Certains historiens ont avancé que les Aroumains seraient les continuateurs des populations sud-danubiennes romanisées, et les

---

[1]) M.M. P. Papahagi et T. Capidan ont eu l'amabilité de contrôler ma liste en ce qui concerne l'aroumain.

Daco-roumains les descendants des Daces romanisés; ce point de vue ne serait point insoutenable en lui-même; mais la linguistique peut le démolir par de puissants arguments, car la langue des Roumains atteste sans l'ombre d'un doute un ancien développement commun aux deux groupes. Il ne reste donc que trois possibilités, qui ont d'ailleurs été soutenues toutes trois: on peut admettre que ce développement commun de l'ancien roumain a eu lieu: *a)* ou seulement en Dacie, *b)* ou seulement dans la péninsule des Balkans, *c)* ou en Dacie et dans la péninsule des Balkans, car il y avait des communications entre ces contrées.

Le premier de ces points de vue semble aujourd'hui complètement abandonné; ni historiens ni linguistes ne penchent plus à le soutenir.

Le second point de vue, à savoir que la nationalité et la langue roumaine seraient nées au sud du Danube, et que les Daco-roumains actuels auraient immigré dans leur présent habitat vers la fin du Moyen-Age trouve plus de partisans parmi les linguistes que parmi les historiens . . .

Nous avons montré plus haut que l'idée maîtresse de cette hypothèse a un point de départ qui n'est pas inattaquable. C'est, semble-t-il, la conception a priori d'un „berceau" étroitement limité dans l'espace. Comme nous le savons, la constitution de dialectes dépend en partie de la grandeur d'un domaine linguistique. Or, on a pu logiquement raisonner ainsi: les anciens Roumains, dont la langue était unitaire, ont dû justement pour cette raison habiter une région étroitement bornée. J'ai cité au § 3 les inductions d'un jeune savant — plus on est jeune dans la carrière scientifique, plus on voit les choses claires et sans complications — d'où il ressortait qu'aujourd'hui les érudits n'hésitent plus que sur le lieu à assigner à ce «berceau» sud-danubien: la côte orientale de l'Adriatique, qu'indiquent tant de concordances avec le vieux dalmate et l'albanais, ou les versants des Balkans, que désignent les points de contact remarquables entre le bulgare et le roumain. (Qu'on pense seulement à la place de l'article après le nom, à l'abréviation de l'infinitif, à la simplification de la déclinaison bulgare, sur le modèle roumain).

Mais je me suis efforcé de montrer que nous ne sommes pas absolument obligés en principe d'admettre un «berceau» de cette sorte; que, d'après tout ce que nous savons de l'extension de la population romanisée dans Orient de l'Europe, cette hypothèse

est invraisemblable (§ 3); que nous sommes obligés de prendre position là-contre, parce qu'on peut prouver en ancien roumain des différences dialectales assez prononcées, qui étaient d'ailleurs probablement plus grandes que nous ne pouvons le constater aujourd'hui (§ 9). Or, si l'extension d'une langue est en corrélation avec sa division dialectale, nous devons penser que les frontières de l'ancien roumain étaient assez étendues pour que la circulation à l'intérieur de son domaine permît la naissance de dialectes et ne pût pas amener leur nivellement.

Mais la circulation n'est assurément pas le seul facteur déterminant dans la formation de dialectes. Cela appert du fait que des langues qui embrassent un vaste territoire avec peu de moyens de communications ont souvent moins de dialectes que d'autres langues plus étroitement bornées géographiquement et pour qui la circulation ne rencontre presque pas d'obstacles. « Chez les Russes, qui malgré leur croisement avec les Finnois et les Tartares possèdent moins de dialectes que la plupart des autres langues européennes sur un domaine bien plus restreint, ce caractère conservateur est certainement dans leur sang. Le défaut de personnalité et de force créatrice, l'uniformité et la monotonie de la façon de vivre sont des traits caractéristiques du peuple russe, qui, de l'avis des gens informés, se rencontrent aussi ailleurs que dans le domaine linguistique » (KRETSCHMER, *op. cit.*, 122—123). Les conditions ont dû être analogues chez les anciens Roumains; le caractère conservateur de leur langue n'est peut-être pas dû seulement à l'uniformité de leurs occupations: il est bien possible qu'il ait aussi sa base dans le « sang », si nous entendons par ce mot tout ce pour quoi nous ne possédons pas encore d'expression plus claire. Aujourd'hui encore dans les diverses régions les différences dialectales sont très minces et portent presque exclusivement sur le trésor lexical. Et cela est vrai aussi bien des Dacoroumains, qui en raison de leur situation politique et géographique ont eu entre eux des communications insignifiantes, que des Aroumains qui dans les différentes provinces n'en ont pour ainsi dire pas.

Si on prend en considération tous ces éléments, il semble plutôt que le domaine de l'ancien roumain devait être assez étendu; rien ne s'oppose à ce qu'on le situe sur les deux rives du Danube, où il y eut jadis des populations romanes.

Nous en arrivons ainsi à la troisième hypothèse, qui est aujourd'hui soutenue par la plupart des historiens, et avec des

arguments persuasifs. Les raisons d'ordre linguistique ne plaident pas à mon avis contre ce point de vue ; elles sont plutôt de nature à le renforcer et à le compléter. Bien entendu — et il ne saurait en être autrement — plus d'un point demeure obscur, et, si l'on accepte en gros l'opinion de ONCIUL, on ne peut pas toujours lui donner raison dans le détail.

Avant tout, de puissants arguments s'élèvent contre sa théorie de l'immigration. Comme je l'ai montré § 11, il n'est pas possible de prouver pour la période de l'ancien roumain l'importation de phénomènes linguistiques par des immigrants venus de la péninsule des Balkans. S'il y a eu des mouvements de population du Nord au Sud et surtout dans le sens inverse, ils n'ont guère pu avoir comme conséquence que de favoriser encore l'uniformité relative de l'ancien roumain. Après les observations faites sur « le français au Canada », il est aujourd'hui certain que « l'immigration entrave l'évolution de la langue à peu près comme le fait la langue écrite, ou, comme on le dit en général, une forte circulation » (MEYER-LÜBKE, « Germanisch-romanische Monatsschrift », I, 139). Il est beaucoup plus vraisemblable que les innovations linguistiques qui se montrent dans les anciens temps sous un aspect dialectal se sont répandues par la voie naturelle de la propagation ondulaire, et que, au moment où le roumain primitif s'est divisé, elles n'étaient pas encore arrivées à une extension totale.

ONCIUL croit que la palatalisation des labiales est en roumain une innovation sud-danubienne. Il a été amené à cette idée par la considération que ce phénomène est révolu en aroumain et doit par conséquent être plus ancien qu'en daco-roumain, où il n'apparaît que dans des dialectes. On pourrait en dire autant pour la plupart des autres cas ; il en est en effet de même pour : *tĕ, tī > ţă, ţâ ;* pour *r̄e, r̄i > ră, râ ;* pour *eu lăudam* de *eu lăuda*, *eu aud* de *eu auz*, *două adunări* de *două adunari*. A la vérité, cette opinion ne s'impose pas absolument, car la généralisation d'une innovation ne permet pas toujours de conclure à son ancienneté ; toutefois, le nombre des cas la rend vraisemblable. Leur extension en daco-roumain prouve aussi que ces innovations ont pénétré surtout du Sud au Nord. C'est le cas pour *lăudam*, *adunări*, *râu*, qui il y a trois siècles étaient encore inconnus dans le nord du domaine daco-roumain, tandis qu'ils semblent avoir été généralement répandus dans le Sud ; pour la palatalisation des labiales, on constate formellement dans l'atlas linguistique de WEIGAND qu'elle

au Nord et à l'Ouest; les Daco-roumains, devenus producteurs de matières premières, ne pouvaient échanger celles-ci contre des marchandises que dans les villes du sud du Danube. Mais ce sont surtout les liens religieux qui ont dû unir les habitants de la Dacie aux pays du Sud; ceux-ci avaient dans leurs villes fortes, tout au début du Moyen-Age, des sièges épiscopaux; quand ils apparaissent dans l'histoire, les Daco-roumains dépendent au point de vue religieux des évêchés sud-danubiens.

La rive droite du Danube se prêtait donc mieux à une évolution plus rapide de la langue, et, si une innovation devait s'étendre, il était naturel qu'elle partît des centres religieux et commerciaux qui y étaient situés. D'ailleurs, même sur la rive droite du Danube, les conditions n'étaient point telles que les mêmes villes pussent conserver pendant des siècles leur importance; aux diverses époques, elles florissaient et tombaient tour à tour. Cela explique sans doute que les innovations mentionnées plus haut, qui certes ne sont pas de la même époque, aient franchi le Danube à des endroits différents: *aud*, dans le domaine daco-roumain s'étend de l'Ouest à l'Est jusqu'à l'Olt (*carte* 15), alors que *k'ept*, de l'Est à l'Ouest s'arrête dès les bouches de l'Argeș (cartes 6—8); nous savons (§ 11) qu'en deça du fleuve aussi, depuis Isker jusqu'à l'Adriatique, la population roumaine prononçait les labiales pures.

Bien entendu il ne faut pas croire que seule la langue des Roumains des Balkans ait été capable de se développer. Des innovations sont nées aussi dans la région daco-roumaine. Seulement elles ne pouvaient pas se propager si facilement . . .

Pensons aussi que, quelques siècles avant l'apparition de nos documents linguistiques, le daco-roumain était moins évolué qu'au XV-ème siècle; pour ne citer que deux cas empruntés à la phonétique les sons *ń* et *l'* n'étaient pas encore transformés en *į* (*ń* est comme on le sait encore conservé dans le Banat) et l'original du Codex de Voroneț avait visiblement le *l'* puisque, dans la copie du XVI-e siècle que nous possédons, un клѣмъ est attesté une fois 72/6—7. Ainsi à cette époque les différences entre le sud du domaine daco-roumain et l'aroumain étaient très réduites, moins marquées en tout cas qu'entre le sud et le nord du daco-roumain. Si donc il y avait en roumain primitif une frontière naturelle qui mît obstacle aux communications, c'était, à en juger par la langue, plutôt le Mureș que le Danube. En effet au Nord du Mureș on disait *buru*, *eu lăuda*, *adunari*, *riu*, *audzu*, *piept*, probablement

aussi *împenge;* plus loin vers le sud sur les deux rives du Danube, la langue était assez homogène, et *bunu* (ou plutôt *bũnu), râu, lăudam, adunări* devaient être répandus généralement; les innovations *k'ept, aud*, même si elles n'avaient pas pénétré partout, existaient toutes deux dans certaines régions méridionales du daco-roumain. Que si le Mureș est un petit fleuve par rapport au Danube, cela n'a pas d'importance: souvent en effet de médiocres cours d'eau constituent des frontières plus solides que de larges fleuves. Dans le sens linguistique, obstacle aux communications ne signifie pas une frontière naturelle infranchissable; dans la plupart des cas, il faut entendre par là les formations topographiques qui se trouvent à la frontière de deux domaines dont chacun constitue un tout en raison de liens d'ordre politique, administratif, religieux, commercial ou autre. Cette « impression » donnée par la langue — il serait en effet trop audacieux d'employer un autre terme dans l'état actuel de nos connaissances — a-t-elle aussi une base historique? C'est là une question que je ne veux pas discuter ici. Je me contenterai de citer quelques lignes du dernier ouvrage de celui qui à cet égard me paraît le plus compétent: « Lorsque les Hongrois arrivèrent, à la fin du IX-ème siècle, jusqu'à la Theiss et au Danube, les régions daces étaient habitées par des « Valaques et des Slovènes » organisés en duchés (voïvodats). Un tel duché, dont le duc roumain se nommait *Gelou* — ainsi l'appelle le premier chroniqueur hongrois — *est attesté au nord-ouest de la Transylvanie; la résidence ducale se trouvait près du Someș, dans les environs de Gilău, à l'ouest de Cluj;* deux autres sont aussi attestés dans la contrée située entre la Theiss et les Carpathes, en connexion avec l'empire bulgare. L'un d'eux ... dans le Banat ... est désigné comme dépendant de l'évêché bulgare de Vidin » (D. ONCIUL, *Din Istoria României*, București, Socec, 1909, p. 16). ...

14. Nous n'avons pas débattu jusqu'ici un problème important: celui du temps. Nous devons en dire un mot à la fin de ce travail. Ici non plus nous ne sommes pas dans la possibilité de tirer des documents historiques et linguistiques des suppositions précises: cependant, ces derniers nous permettent de nous faire un tableau chronologique approximativement exact.

Dans l'introduction de son Atlas linguistique, WEIGAND place le roumain primitif entre « le VII-ème et le IX-ème siècle ». C'est

l'époque où le roumain ne s'est pas encore scindé en dialectes, et où il possédait déjà les caractères spécifiques qui « se différenciaient tant du latin vulgaire que des autres langues romanes ». Je serais volontiers plus prudent, et je préférerais ne pas fixer de limites aussi précises, non seulement parce qu'on n'a pas encore pu en démontrer l'exactitude, mais encore parce qu'on ne pourra très vraisemblablement jamais le faire.

Je voudrais d'abord laisser indéterminée la première de ces limites ; l'idée d'un berceau a donné lieu à des hypothèses inexactes ; il est aussi erroné de vouloir y coucher un enfant nouveau-né. Une langue vivante, capable d'évoluer, ne présente à toutes les époques que des phases de transformation, et nous n'avons pas le droit de désigner comme son début tel ou tel stade de son développement. Il est arbitraire de déclarer: la langue roumaine commence à l'instant où l'on a prononcé *ă* au lieu de *a*, sous prétexte que ce phénomène constitue, pour qui connaît les autres langues romanes, un des traits caractéristiques du roumain ; c'est comme si on disait: un garçon devient homme quand la moustache lui pousse. Pour ceux qui veulent à tout prix dater le début du roumain, on pourrait placer celui-ci au moment où le mot *Romanus* est devenu *rumân*. Mais, au point de vue scientifique, il est impossible de fixer cette limite inférieure ; ce n'est d'ailleurs nullement nécessaire ; au VII-ème siècle, le roumain n'était pas autre chose qu'aujourd'hui: la langue d'une population romanisée à une certaine époque de son évolution.

Si nous nous refusons à fixer cette limite inférieure, nous ne pouvons, en ce qui concerne la limite supérieure, que répéter ce que nous avons dit au § I: Nous appelons roumain primitif la langue des ancêtres des Roumains actuels: Daco-roumains, Aroumains, Méglénites et Istro-roumains, (d'autres groupes aussi peut-être, qui ont perdu leur nationalité au cours des temps), avant que les communications ne fussent complètement coupées entre eux. Quelle a été cette époque? Le IX-ème siècle, dit WEIGAND. Par contre, SANDFELD-JENSEN croit que le remplacement de l'infinitif par le subjonctif, qui vient du grec, n'a pu apparaître en roumain « qu'entre 1000 et 1200 » (« Jahresbericht », IX, 125). Il appert de ces deux dates que les opinions peuvent différer sensiblement.

Les mots d'emprunt d'origine étrangère peuvent éclairer à plusieurs point de vue la **chronologie du roumain primitif.** Avant

tout, nous avons vu que pour ainsi dire tous les changements phonétiques essentiels du roumain sont plus anciens que les mots d'emprunt slaves, puisque ceux-ci n'y participent pas. Ce point acquis est très important, car nous savons à quelle époque les Slaves ont apparu dans ces régions. Mais nous devons admettre qu'après l'établissement des Slaves dans le pays habité par les Roumains, il s'est écoulé un certain temps avant que n'eussent lieu des échanges linguistiques entre les deux peuples. Au contraire l'influence albanaise est beaucoup plus ancienne, et les relations albano-roumaines ont dû être très étroites, car les mots d'emprunt albanais subissent en roumain les changements les plus anciens, ainsi: *k' >tš (qafë > ceafă), g' > (d)ž (gjym- > jumătate), ll > r (vjedhullë, thumbull, mugull, dhallë, vallë, mall > viezure, sâmbure, mugur, zară, vare-, mar* (?)); sur plusieurs points, ils présentent le même développement phonétique et sémantique que l'élément latin (ainsi la disparition de *b* et *v* intervocaliques, de (en roumain, seulement devant l'accent) *au > a, an > ăn, -n- > -r-* etc. (cf. SANDFELD-JENSEN, *Grundriss*, I², 527 sqq.). Tous ces développements préslaves du roumain sont communs aux quatre dialectes. Il s'ensuit (s'il est vrai que le roumain s'est formé en même temps en Dacie *et* dans la péninsule des Balkans) que, avant l'apparition des Slaves, malgré les invasions des Barbares (qui n'avaient pas moins fait rage dans la péninsule des Balkans qu'en Dacie), les communications entre la rive droite et la rive gauche du Danube étaient si intenses que la langue a pu avoir des deux côtés un développement relativement semblable.

Ces communications semblent ne s'être relâchées que plus tard, lorsque les masses slaves devinrent de plus en plus denses. A cette époque, la plupart des innovations énumérées dans les paragraphes précédents devaient s'être accomplies. Il n'y a pas de raison pour faire remonter à une époque plus ancienne les passages de *p > k'* etc.; *ţe, ţi (< tĕ, tĭ) > ţă, ţâ; r̄e, r̄i > ră, râ*, non plus que le changement *eu lăuda* en *eu lăudam, adunari* en *adunări*, car les mots d'emprunt slaves les subissent aussi. D'ailleurs ils sont assez tardifs en roumain même ; les textes d'ancien daco-roumain montrent qu'ils n'ont gagné de terrain qu'au cours des temps. Le fait qu'ils sont entrés si lentement en daco-roumain, ou ne se sont pas encore complètement généralisés, peut s'expliquer fort bien, parce qu'ils n'ont franchi le Danube qu'assez tard, lorsque les communications avaient perdu de leur intensité. Les points de

passage ne furent pas les mêmes pour tous, comme nous l'avons montré § 13: *aud* pour *auz*, qui est de l'ouest de l'Olt, avait dû parvenir au nord avant la palatalisation des labiales, qui nettement est attestée tard, et dont le point de passage, situé à l'est de l'Argeș, prouve d'ailleurs la date récente; dans cette région en effet, il n'y eut qu'assez tard une population roumaine . . .

Nous ne devons pas nous représenter la séparation totale en groupes des anciens Roumains comme la conséquence d'une dispersion amenée par l'invasion des Slaves. Le fonds slave commun aux quatre dialectes est une preuve que nos aïeux à l'époque du roumain primitif ont vécu longtemps avec les Slaves. Dans ces temps, où il ne saurait être question d'un sentiment national, les Roumains et les Slaves qui avaient la même religion et une Église commune, les même occupations et les mêmes intérêts, ne se considéraient pas comme deux peuples différents. Seuls le temps et l'organisation d'États au sud du Danube entraînèrent une séparation définitive. Là, les Roumains perdirent peu à peu leur langue et devinrent Slaves; ici les Slaves disparurent dans la masse roumaine. Nous avons donc affaire à un processus naturel de dénationalisation: le résultat en a été la formation des États slaves au-delà du Danube, et des États roumains en deça. Les Méglénites semblent représenter les restes des Roumains qui vivaient jadis avec les Bulgares et qui ont perdu le plus tard leurs relations avec leurs frères de race du nord du Danube. Les Aroumains en revanche ont dû être séparés de la grande masse des Roumains notablement plus tôt. Il semble qu'aujourd'hui ils ne vivent pas dans leur ancien habitat mais aient été refoulés au sud par les Slaves. Leur langue montre clairement les signes d'un isolement plus ancien du gros des Roumains; il y a en effet des concordances mégléno-istro-daco-roumaines, et surtout istro-daco-roumaines *) qui ne sont plus connues des Aroumains. La vieille empreinte slave est aussi moins forte dans leur langue que dans les autres dialectes. En ce qui concerne les Istro-roumains, ils ont dû se détacher de la partie occidentale. Leur sort — ils sont condamnés à une disparition totale — ressemble au destin des Roumains de Galicie et de Moravie, déjà dénationalisés; il nous indique à peu près ce qui attendait les Daco-roumains, s'ils eussent été simplement des bergers valaques immigrés de la péninsule des Balkans.

*) [Cf. mes *Studii istroromâne* II p. 337—342].

Note. Une connaissance plus exacte des éléments étrangers de la langue roumaine nous apportera certainement bien des lumières sur les lieux de résidence des Roumains. Il faut accorder une attention spéciale aux changements linguistiques qui chevauchent sur deux domaines: ainsi les concordances albano-roumaines dans le traitement de l'élément latin, et les développements d'une analogie saisissante du bulgare et du roumain. (Cf. WEIGAND, « Jahresbericht », XV, 155 sqq). Ils montrent avant tout combien peu ces peuples vivant ensemble se sentaient différents de nationalité. Le passage de l'*a* atone à *ă* est commun aux Roumains, aux Albanais et aux Bulgares: il s'est étendu sur tout le domaine habité par ces nations, comme une vague gigantesque déferle sur la plage. L'étude des noms de lieux est aussi appelée à éclairer ces questions litigieuses. Elle a bien des problèmes à débrouiller; avant tout, elle doit expliquer pourquoi, en Dacie comme dans la péninsule des Balkans, aucun des noms de fleuves attestés à l'époque romaine — sauf peut-être *Criș* — ne présente aujourd'hui un aspect conforme aux lois phonétiques du roumain. L'absence de noms de villes est explicable. Cette étude donnera aussi à celui qui s'assigne la tâche d'établir l'habitat des Roumains dans le haut Moyen-Age l'aide la plus précieuse. Mais là n'est point le but de ce travail.

[M. E. GAMILLSCHEG a publié dans la « Zeitschrift f. slav. Philologie », III, 1926, 149—154, un article se rapportant au travail de M. MAX FÖRSTER sur le nom du Danube. Analysant les opinions formulées antérieurement, il repousse à juste titre celle qui veut que le nom de *Dunăre* soit chez nous un emprunt au vieux-bulgare *Dunavĭ* . . . Il se rallie à l'avis de M. G. PASCU et de V. PÂRVAN qui admettent que le nom de *Dunăre* est autochtone chez les Roumains. Tandis que les Slaves avaient emprunté ce nom aux Celtes (*Danubius*), ainsi que les Gots (*Dunavi*), les Roumains gardent la forme thrace correspondante **Donare* ou **Donaris*, qui signifiait « fleuve » ou « grand fleuve ». Voici les conclusions de l'auteur: « Il devient de plus en plus évident que l'Olténie et le Banat et probablement la contrée du nord et du sud des Carpathes du sud-ouest ont été les régions qui ont maintenu sans interruption la tradition latine. Cette opinion est renforcée par le nom du Danube: *Dunăre*. Si nous admettions que les Romains colons en Dacie et leurs descendants eussent disparu sans laisser de trace, ou eussent émigré vers le sud et l'ouest, nous ne pourrions pas comprendre comment le nom de **Donaris* emprunté au thrace a pu se conserver. Les Aroumains, qui se sont séparés des Daco-roumains vers l'an 1000, ont réemprunté le nom du Danube au vieux-thrace *Duna*; de même les Albanais qui ont longtemps vécu avec les Roumains du nord. (Cf. « Zeitschrift f. slav. Philologie », I, 418). Le nom ancien aurait dû disparaître aussi chez les Daco-roumains, s'ils n'étaient revenus qu'au bout de longs siècles dans les régions habitées par leurs ancêtres; là, tout souvenir des Thraces du temps de Trajan se serait effacé. Le nom du Danube a été entendu et emprunté par les ancêtres latins des Roumains dans la région des Portes-de-Fer et s'est conservé sans aucune interruption ».

1929, DR. V, 799—800].